

## CHAPITRE II

# LE MARXISME “ HOLLANDAIS ” ET PANNEKOEK DANS LA DEUXIÈME INTERNATIONALE

Le marxisme des théoriciens tribunistes, comme Gorter, Pannekoek mais aussi Roland Holst, est souvent présenté comme une spécificité hollandaise. Autour de ces théoriciens, se serait créée ce que l'on a appelé “ l'Ecole hollandaise du marxisme ”. A cette “ Ecole ” hollandaise, comprenant les théoriciens du marxisme révolutionnaire intransigeant, était souvent opposée - avant 1914 - “ l'Ecole autrichienne du marxisme ”, ou “ austromarxisme ”, représentée par Hilferding, Max Adler et Otto Bauer. L'austromarxisme, en relation étroite avec la *Neue Zeit* de Kautsky, s'était constitué autour de la revue *Marx-Studien* en 1904 et de l'hebdomadaire *Der Kampf* en 1907. De façon symbolique, ces deux courants théoriques du socialisme international étaient représentés dans l'Ecole du parti social-démocrate allemand à Berlin, qui s'était ouverte le 15 novembre 1906, en la personne de Pannekoek et de Hilferding.

Cette opposition entre ces deux “ Ecoles ” n'est pas fortuite. Si ces deux courants du socialisme

international s'attaquent à l'interprétation traditionnelle du marxisme, codifiée sous forme de vulgate véhiculée par Bebel et Kautsky, c'est dans un sens diamétralement différent. L'austromarxisme se voulait "hétérodoxe"; c'était pour aboutir à un éclectisme philosophique combinant "néokantisme", philosophie de Mach, psychologue et marxisme. Le marxisme était considéré plus comme une "éthique sociale", où prédominait "l'impératif catégorique" kantien que comme un matérialisme historique basé sur la science de l'évolution des faits économiques et sociaux. En politique, l'austromarxisme était l'incarnation du "centrisme", toujours cherchant les solutions de compromis, redoutant toute position "extrême", et se situait à mi-chemin entre le révisionnisme de Bernstein et le marxisme "orthodoxe". Cette méthode en politique, faite de compromis et d'absence d'intransigeance sur les principes, était bien résumée par Otto Bauer, le chef de file de l'austromarxisme: "Il est préférable de faire ensemble un peu de chemin, même en se trompant de route - car les erreurs peuvent toujours se corriger -, plutôt que de se diviser dans la recherche de la voie juste."<sup>1</sup>

Toute autre était la méthode du marxisme hollandais. Car en se définissant comme un "marxisme orthodoxe", l'École hollandaise du marxisme "rejetait tout éclectisme en philosophie comme en politique, Elle ne prêchait pas un retour à Kant mais un retour à Marx, dont la méthode matérialiste s'était prolongée à travers l'œuvre de Dietzgen. Le marxisme n'était ni une téléologie ni une "éthique sociale", mais une "science", seulement dans la mesure où sa méthode était scientifique, car matérialiste. Le socialisme était conçu comme le produit nécessaire de l'évolution de la société de classe, mais non comme une issue fatale. Si les facteurs objectifs (déclin et crises du système capitaliste) avaient leur importance, les facteurs subjectifs (volonté et conscience de classe du prolétariat) étaient décisifs dans la réalisation du socialisme. Celui-ci ne pouvait être une téléologie, c'est-à-dire un finalisme plus ou moins métaphysique<sup>2</sup>. D'autre part, pour le marxisme hollandais, si le socialisme n'était pas une pure négation de l' "éthique. Celle-ci ne pouvait s'expliquer que par la science matérialiste. Ce n'est pas "l'éthique" qui fondait le socialisme mais le socialisme qui

engendrait une nouvelle morale de classe pour le prolétariat, sur la base des rapports matériels de production, Cette morale n'était pas un "impératif catégorique", comme le proclamaient les austromarxistes, mais une réalité matérielle jaillissant de la lutte même du prolétariat. C'est pourquoi le marxisme des théoriciens hollandais ne pouvait être ni une pure "orthodoxie" ni un "dogmatisme" figés. Si la méthode marxiste devait être et ne pouvait être qu'orthodoxe, son contenu était en évolution constante, comme la société, et s'enrichissait de la réalité vivante de la lutte de classe, laquelle à son tour bouleversait les dogmes anciens et renouvelait la tactique prolétarienne, voire certains des principes théoriques intangibles. A la lumière de l'expérience de la lutte de classe avant 1914, caractérisée par le développement des grèves de masses, les marxistes hollandais furent amenés à remettre en cause les schémas classiques de la lutte par le biais exclusif des syndicats et du parlementarisme. Contre le révisionnisme éclectique et fédéraliste, mais aussi contre le dogmatisme conservateur du "centre" kautskyste, ils soulignèrent à la fois la nécessité d'une plus grande discipline d'organisation, d'un plus grand centralisme dans le parti et celle d'une spontanéité de la lutte de classe, qui ne pouvait être commandée "par en haut". Sous la pression encore de la lutte de classe mais aussi devant la montée du danger de guerre et des idéologies nationalistes, ils rejetèrent toute conception nationalitaire - en particulier celle de l'austromarxisme - dans le mouvement ouvrier, laquelle ne pouvait que favoriser le nationalisme et dissoudre les sentiments internationalistes du prolétariat. Pour toutes ces raisons, le marxisme des Hollandais est aux antipodes aussi bien de l'austromarxisme, du révisionnisme que du "centrisme" kaustkyste. Par la rigueur de sa méthode, par son absence de dogmatisme et de conservatisme, il s'est manifesté avant tout comme le produit de l'évolution de la lutte ouvrière à l'époque de l'impérialisme, En théorie comme en politique, l'"Ecole hollandaise du marxisme" s'est conçue comme une "école" du marxisme internationaliste intransigeant, L'évolution ultime du capitalisme, recherchant des solutions extrêmes dans la guerre mondiale, signifiait l'abandon des solutions de compromis.

Aux voies moyennes de la lutte pour les réformes devaient se substituer les voies "extrêmes" de la

lutte révolutionnaire contre l'Etat, sans possibilité d'évolution pacifique vers le socialisme. En cela, le marxisme hollandais rejoignait l'intransigeance de la Gauche marxiste de la II<sup>e</sup> Internationale, dont le bolchevisme et le courant de Rosa Luxemburg étaient l'expression la plus cohérente.

Pour cette dernière raison, il nous semble erroné de caractériser le marxisme des tribunistes, celui de Pannekoek et de Gorter, comme une "Ecole hollandaise du marxisme". Le courant tribuniste, surtout à travers le militantisme de Pannekoek en Allemagne de 1906 à 1914, a été en étroit contact avec la Gauche marxiste de ce pays. Dès 1909, lors de la création du SDP, des contacts se sont noués avec le bolchevisme, qui se sont poursuivis et développés en Allemagne, surtout à Brême, par l'intermédiaire de Karl Radek. Comme courant, le tribunisme était une composante marxiste de gauche d'un courant international radical qui combattait à la fois le révisionnisme et le "centrisme" kautskyste. Dans ce sens, on ne peut parler d'expression "nationale" hollandaise du marxisme. Il y avait plutôt un courant germano-hollandais radical, qui comme le bolchevisme - et souvent avec plus de hardiesse théorique - contenait en germe les bases programmatiques de l'Internationale communiste en 1919. En second lieu, l'expression d'"Ecole" peut prêter à confusion. Le marxisme de Pannekoek et Gorter peut difficilement être défini comme une "Ecole" philosophique particulière.<sup>3</sup> Il n'était ni un courant philosophique nouveau, rejetant comme Marx la philosophie classique et ses avatars modernes, ni un enseignement scolastique de la théorie matérialiste. Pour ces théoriciens, le marxisme était d'abord une pratique militante en évolution au sein du socialisme, déterminée par l'évolution de la praxis prolétarienne. Aussi ne pouvait-il s'enseigner, mais forger - dans l'esprit de Pannekoek et Gorter - une conscience de classe plus élevée dans le mouvement ouvrier. L'enseignement de Pannekoek - mais aussi celui de Rosa Luxemburg - à l'Ecole du Parti social-démocrate en 1906-1907 n'avait rien de scolaire ni de scolastique. Il était conçu comme une formation théorique approfondie des "cadres" futurs de la révolution socialiste. Sa finalité était donc la praxis révolutionnaire.<sup>4</sup>

On doit enfin tenir compte du fait que le marxisme radical aux Pays-Bas s'est développé, dans le mouvement tribuniste, autour des personnalités de Gorter et, surtout, de Pannekoek. Ceux-ci ont été l'avant-garde théorique du tribunisme, laissant loin derrière les apports des chefs organisationnels, tels Wijnkoop et Van Ravestayn. Les apports de Pannekoek lui-même dans le domaine théorique sont bien plus marquants que chez Gorter et Roland Holst. A certains moments, à une époque où dans la II<sup>e</sup> Internationale les personnalités pesaient de tout leur poids dans le mouvement ouvrier, Pannekoek cristallisait à lui seul le marxisme le plus radical aux Pays-Bas, et même en Allemagne. Mais l'apport théorique de Pannekoek est inconcevable sans prendre en considération les débats politiques au sein de la II<sup>e</sup> Internationale.

## **1. LES BASES PHILOSOPHIQUES DU MARXISME RADICAL AUX PAYS-BAS**

Par le biais de sa formation scientifique <sup>5</sup> Pannekoek fut amené à reconnaître la validité de la méthode marxiste, appréhendée comme une méthode scientifique d'investigation des phénomènes sociaux. Mais, comme pour Pannekoek lui-même, le marxisme de la Gauche hollandaise est moins une "pure théorie" qu'une praxis. Les bases théoriques de ce courant n'engendrent pas une nouvelle "philosophie" - Marx et Engels comme leurs successeurs avaient proclamé la fin de la philosophie - mais étaient les soubassements d'une vision du monde orientée vers la critique pratique de la société existante.

### **a. Le marxisme, science, méthode et " idéologie " du prolétariat**

Comme les marxistes de leur époque, Pannekoek et les tribunistes ont toujours considéré - à la suite de Engels - que le socialisme devait être " étudié comme une science ". Cette " science " du prolétariat ne pouvait en aucune manière être confondue avec les sciences de la nature. La théorie

marxiste “ n’est rien d’autre que la science de la société, dont nous sommes redevables à Marx ”. <sup>6</sup> Si elle s’appuie sur les résultats des sciences de la nature, son champ d’application est la société de classes, dans son devenir. Elle est donc “ un matérialisme historique et la théorie de la lutte de classe ”, dont l’appropriation par le prolétariat le rend “ clairvoyant ” sur les buts et les moyens de cette lutte. <sup>7</sup>

Cette définition du marxisme comme une science ne signifie nullement une réduction à un simple dogmatisme mécaniciste et positiviste, dont le poids - héritage du XIX<sup>e</sup> siècle “ scientiste ” et positiviste - se faisait sentir chez les théoriciens de la II<sup>e</sup> internationale, en particulier chez Lénine. <sup>8</sup> Renouant avec la vision originelle de Marx, Pannekoek soulignera toujours que le marxisme se définissait par sa méthode scientifique d’investigation : “ La doctrine de Marx, le matérialisme historique, mieux définie dans son premier et plus simple aspect comme conception matérialiste de l’histoire,... n’est rien d’autre que l’application de la méthode propre aux sciences naturelles aux sciences humaines c’est-à-dire touchant l’homme et la société ”. <sup>9</sup> Mais si le marxisme est une méthode d’analyse, cette méthode n’est pas un dogme rigide; un système fixe ou une théorie rigide ”. La méthode trouve sa validité dans ses résultats : “ La conception matérialiste de l’histoire ne se réduit pas à sa méthode... méthode et résultat ne sont pas indépendants l’un de l’autre; l’utilité et la vitalité d’une méthode se mesurent aux résultats qui en découlent, et en leur absence, la méthode ne peut prétendre à aucune validité. ”. <sup>10</sup> C’était souligner que le développement et l’enrichissement du marxisme sont nécessaires et qu’ils dépendent étroitement de l’accélération des bouleversements sociaux. Aux tendances qui prétendaient qu’il n’y avait pas d’enrichissement du marxisme, la Gauche hollandaise répondait que la société, la conscience se transforment constamment, avec plus ou moins de rapidité. Faisant en quelque sorte le bilan de toute une période de profonds bouleversements, du prolétariat par la grève de masse, Pannekoek soulignait en 1919, en pleine période révolutionnaire, cette accélération de l’histoire qui modifie les résultats mêmes de la méthode marxiste : “ Lorsqu’une nouvelle réalité, jour après jour, laisse ses empreintes gravées dans l’esprit et enfonce avec force et

violence les nouvelles connaissances dans les têtes, alors l'ancienne idéologie succombe à l'usure; l'esprit doit toujours plus abandonner les vieilles opinions et adapter ses idées aux nouvelles nécessités. cela s'accomplit souvent lentement avec hésitation en s'arrêtant à mi-chemin, mais se réalise pourtant à la fin. Car la propagation de la nouvelle idéologie puise sans cesse une force nouvelle : la réalité de la vie ".<sup>11</sup>

Le marxisme de la Gauche hollandaise apparaît donc comme le nouveau résultat d'une méthode qui s'adapte aux nécessités d'une nouvelle période historique de lutte de classe. L'ancienne " idéologie " social-démocrate, devenue obsolète, devait céder la place à la nouvelle " idéologie " communiste.

Cette définition du marxisme et du socialisme comme " idéologie " - qui fut abandonnée après 1920 totalement par la Gauche communiste - fut celle de toute une époque. Pannekoek, dans son livre *Les Divergences tactiques au sein du mouvement ouvrier* (1909) affirmait, comme tant d'autres, que " le socialisme est l'idéologie du prolétariat moderne " (12). Cette conception était porteuse d'ambiguïté. D'un côté, cette " idéologie " était conçue comme l'émanation du monde matériel, " un système d'idées, de conceptions et de visées, expression spirituelle des conditions de vie matérielle et des intérêts de classe ".<sup>12</sup> Cela, notait Pannekoek, ne pouvait être qu'une abstraction, dissimulant mal la bataille d'idées entre prolétariat et petite-bourgeoise au sein de " l'idéologie " socialiste. De l'autre côté le marxisme hollandais, en reprenant l'analyse d'Engels de l'idéologie,<sup>13</sup> aboutissait à un rejet du terme non rationnel d'idéologie, antithétique de toute science et de la conscience vraie : " ...une idéologie constitue une généralisation inconsciente, dans laquelle la conscience de la réalité correspondante s'est perdue, alors que la science ne consiste qu'en une généralisation consciente dont les conclusions permettent de cerner avec précision la réalité, d'où elles ont été tirées Ainsi donc, l'idéologie est surtout affaire de sentiment, et la science affaire de compréhension. ".<sup>12</sup>

## **b. L'influence de Dietzgen**

Le socialisme apparaissait donc pour le marxisme hollandais, comme une théorie consciente et rationnelle, scientifiquement fondée par la compréhension des lois de la société capitaliste. Cette vision rationnelle était aux antipodes des conceptions néo-idéalistes propagées par les partisans d'un "retour à Kant" et les soréliens, adeptes d'une mystique socialiste. Elle était aussi aux antipodes du matérialisme vulgaire transformant l'action consciente du prolétariat en un simple reflet de ses conditions matérielles d'existence.

Présentée faussement par ses adversaires comme un "courant idéaliste".<sup>14</sup> la Gauche hollandaise fut un courant marxiste - qui - comme tous les "radicaux", telle Rosa Luxemburg -, soulignait l'importance du facteur conscience dans la lutte de classe, facteur qu'elle définissait - selon une terminologie quelque peu confuse et propre à l'époque - comme un "facteur spirituel". Le maître à penser des marxistes hollandais, tout au long de leur lutte contre le révisionnisme et le mécanisme des vulgarisateurs du marxisme, a été incontestablement Joseph Dietzgen.

Le philosophe socialiste Dietzgen (1828-1888) avait été salué, à la parution de son livre *L'Essence du travail intellectuel*<sup>15</sup> en 1869, comme un des inventeurs de la dialectique matérialiste, au même titre que Marx, et Engels, dans sa célèbre brochure, *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande* (1888), saluait la concordance de méthode entre lui, Marx et Dietzgen : " Cette dialectique matérialiste, qui était depuis des années notre meilleur instrument de travail et notre arme la plus acérée, fut, chose remarquable, découverte à nouveau non seulement par nous, mais en outre, indépendamment de nous et même de Hegel, par un ouvrier allemand, Joseph Dietzgen. "<sup>16</sup> En dépit de ce compliment par l'auteur du livre *Anti-Dühring*, l'œuvre philosophique de Dietzgen rencontra un faible écho chez les principaux théoriciens de la II<sup>e</sup> Internationale. Ceux-ci y virent au mieux une pâle répétition de Marx, au pire une conception suspecte d'idéalisme. Franz Mehring n'y vit qu'une " dialectique dépourvue de connaissances ", et une " certaine confusion ".<sup>17</sup> Plekhanov n'y



trouva aucun apport nouveau à la théorie matérialiste et rejeta avec dédain la “ confusion ” d'une théorie qui lui semblait trop idéaliste, et un recul par rapport aux “ matérialistes ” du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il crut déceler chez Dietzgen une tentative de “ concilier l'opposition entre idéalisme et matérialisme ”.<sup>18</sup> Cette méfiance s'expliquait en partie par le large écho rencontré par Dietzgen, chez certains éléments idéalistes, qui tentèrent d'élaborer avec l'aval du fils de Dietgen le “ dietzgénisme ”.<sup>19</sup> En pleine lutte théorique contre les avatars du “ dietzgénisme ” et du “ machisme ” (théorie du physicien Mach) les socialistes de gauche russes et allemands y virent le travestissement d'un néo-idéalisme. Cette opinion était loin d'être partagée par Lénine et la masse des militants bolcheviks<sup>21</sup>, qui comme la Gauche hollandaise trouveront dans Dietzgen un maître “ spirituel ” face à une vision fataliste et mécaniciste véhiculée par un “ matérialisme historique ”, sous-estimant le facteur conscience dans la lutte de classe.

L'intérêt du marxisme de gauche pour Dietzgen consistait non seulement dans la critique matérialiste de la philosophie spéculative (Kant et Hegel), mais dans le rejet de la conception matérialiste vulgaire du cerveau comme reflet de la matière. Dietzgen rejetait la séparation faite par les idéalistes et les matérialistes vulgaires du XVIII<sup>e</sup> siècle entre “ esprit ” et “ matière ”. Le cerveau n'était pas le simple réceptacle externe de l'expérience sensible, mais avant tout le lieu d'activité de la pensée. Le travail spirituel de la pensée se manifestait par l'élaboration des objets sensibles sous forme de concepts rassemblés en une totalité et une unité indissociables. D'où le rejet de l'empirisme, qui rejoignant ainsi l'idéalisme, considère que la matière est éternelle, impérissable, immuable. En réalité, pour le matérialisme dialectique et historique “ la matière consiste dans le changement, la matière est ce qui se transforme et la seule chose qui subsiste est le changement ”.<sup>22</sup> Il s'ensuit que toute connaissance est relative; elle n'est possible qu'à l'intérieur de “ limites déterminées ”. Enfin, cette connaissance relative de la réalité matérielle ne peut s'opérer que par l'intervention active de la conscience. Cette conscience, appelée “ esprit ”, entre dans un rapport dialectique avec la matière. Il y a interaction permanente entre “ esprit ” et “ matière ”: “ L'esprit relève des choses et les choses relèvent de

l'esprit. L'esprit et les choses ne sont réels que par leurs relations. ".<sup>23</sup>

La théorie de Dietzgen n'était pas en contradiction avec celle de Marx et Engels. Souvent, au prix de maladresses de terminologie, elle la prolongeait par l'élaboration d'une " science de l'esprit humain ". Cet " esprit " était un complexe de qualités indissociables : conscience, inconscient, morale, psychologie, rationalité. D'un point de vue révolutionnaire, l'apport de Dietzgen reposait sur une triple insistance : a) l'importance de la théorie, comme appréhension et transformation radicale de la réalité; et en conséquence le rejet de tout empirisme immédiatiste et réducteur; b) la relativité de la théorie se modifiant avec le changement de la " matière " sociale; c) le rôle actif de la conscience sur la réalité, dont elle n'est pas le reflet mais le contenu même. Une telle systématisation des leçons principales du marxisme constituait en fait un outil contre toute réduction du marxisme à un pur fatalisme économique et contre toute fossilisation des acquis de la méthode et des résultats du matérialisme historique.

Tous les chefs tribunistes hollandais, Gorter, Pannekoek et Roland Holst s'enthousiasmèrent pour Dietzgen au point de l'étudier à fond, de le commenter et de le traduire (24). L'insistance sur le rôle de " l'esprit " et du " spirituel " dans la lutte de classe était un appel direct à la spontanéité ouvrière débordant le cadre rigide de la bureaucratie social-démocrate et syndicale. C'était un appel direct à la lutte contre les doutes et le fatalisme révisionnistes qui considéraient le capitalisme comme " éternel " et " impérissable ", comme la matière. C'était surtout un appel à l'énergie et à l'enthousiasme de la classe ouvrière dans sa lutte contre le régime existant, lutte qui exigeait une volonté conscience, esprit de sacrifice a sa cause, bref des qualités morales et intellectuelles. Cet appel à une, nouvelle éthique prolétarienne, les marxistes hollandais le trouvèrent ou crurent le découvrir dans l'œuvre de Dietzgen (25). Par la critique du matérialisme bourgeois classique et du marxisme vulgarisé et simplifié, les théoriciens hollandais développaient en fait une nouvelle conception de la " morale " prolétarienne et de la conscience de classe. Dietzgen ne fut pour eux qu'un révélateur de sens du marxisme, dont les

concepts avaient été faussés par la vision réformiste.

Dans la Gauche hollandaise, cependant, l'interprétation qui était donnée du rôle de "l'esprit" dans la lutte de classe divergeait. L'interprétation par Roland Holst de Dietzgen était rien moins qu'idéaliste, un mélange d'enthousiasme et de morale, une vision religieuse minimisant le recours à la violence dans la lutte contre le capitalisme. <sup>26</sup> Chez Gorter, beaucoup plus "matérialiste", ce qui l'emportait c'était une interprétation plus volontaire, axée sur les conditions subjectives, dites "spirituelles" : "L'esprit doit être révolutionné. Les préjugés, la lâcheté doivent être extirpés. De toutes les choses, la plus importante, c'est la propagande spirituelle. La connaissance, la force spirituelle, voilà ce qui prime et s'impose comme la chose la plus nécessaire. Seule la connaissance donne une bonne organisation, un bon mouvement syndical, la politique juste et par là des améliorations dans le sens économique et politique." (27) Et Gorter, qualifié parfois d'idéaliste et "d'illuministe" (28), prenait soin de donner surtout un contenu militant au terme de "spirituel", en excluant tout fatalisme : "La force sociale qui nous pousse n'est pas un destin mort, une masse indocile de matière. Elle est la société, elle est une force vivante... Nous ne faisons pas l'histoire de notre propre gré, mais nous la faisons." <sup>29</sup> Pour Pannekoek, par contre, le facteur spirituel se traduit par l'élaboration de la théorie. Celle-ci est autant une méthode d'économie de la pensée, dans la connaissance "pure", qu'un savoir conscient et rationnel, dont le rôle est de "soustraire la volonté à l'impulsion toute puissante, directe, instinctive, et de la subordonner à la connaissance consciente et rationnelle. Le savoir théorique permet à l'ouvrier d'échapper à l'influence de l'intérêt immédiat et restreint au profit de l'intérêt de classe général du prolétariat, d'aligner son action sur l'intérêt à long terme du socialisme." <sup>30</sup> Chez Pannekoek le rôle de "l'esprit" s'inscrit dans la science de l'esprit", qui est l'élaboration d'armes critiques et scientifiques contre l'idéologie bourgeoise.

**c. La lutte contre l'idéologie ; marxisme contre darwinisme et néokantisme. La nouvelle éthique du prolétariat**

L'un des combats théoriques, majeurs de la Gauche hollandaise, dans la période d'avant 1914, s'est exercé contre les courants matérialiste et idéaliste qui avaient un impact idéologique dans le mouvement ouvrier, Pannekoek, par sa brochure *Marxisme et darwinisme* (1909), rejetait toute prétention de trouver dans la doctrine de Darwin une base biologique de la lutte des classes. Tout en montrant que " marxisme et darwinisme forment une unité ", sur le plan du matérialisme, il soulignait leur différence profonde, car " l'une vaut pour le monde animal, l'autre pour la société " (31). Surtout, il montrait comment le darwinisme social " était une arme de l'idéologie bourgeoise, dans sa forme matérialiste, dirigée autant contre le pouvoir de l'Eglise et de l'aristocratie que contre le prolétariat. En Allemagne surtout, elle avait servi " d'arme à la bourgeoisie en lutte contre l'aristocratie et les prêtres parce qu'elle substituait le jeu des lois naturelles à l'intervention divine " (32) Ces lois naturelles de lutte pour l'existence transposées du domaine animal dans le domaine social étaient en fait le " fondement scientifique de l'inégalité " de la société bourgeoise. Montrant que le langage, la pensée et la conscience étaient propres à une humanité dont le " combat ne peut pas être mené sur les principes du monde animal ", il soulignait la différence fondamentale entre matérialisme bourgeois et socialisme, le maintien ou la suppression de toute inégalité : " Le socialisme a pour prémisses fondamentales l'égalité naturelle entre les hommes et veut inscrire dans les faits leur égalité sociale... Cela signifie que la lutte pour l'existence à l'intérieur du monde humain cesse. Elle sera encore menée, extérieurement, non plus comme concurrence contre des congénères, mais comme lutte pour la subsistance contre la nature. " 33. Sur la voie de l'émancipation de l'humanité par le prolétariat, les sentiments sociaux en devenant clairement conscients " revêtaient " le caractère de sentiments moraux ". La lutte pour le socialisme se traduisait par une nouvelle morale, celle du prolétariat mettant fin à la " guerre de tous contre tous ". En cela, Pannekoek était en plein accord avec Marx, qui le premier, après un bref enthousiasme pour Darwin, avait émis les plus expresses réserves. 34

Le combat des marxistes hollandais, à la suite de Dietzgen, pour la nouvelle " éthique " socialiste

prolétarienne, n'était pas une concession à l'idéalisme, dans sa variante néokantienne. Au contraire, ils voyaient dans le néokantisme la base philosophique du révisionnisme, qui reflétait des "tendances petites-bourgeoises" et alliait "une conception\_ bourgeoise du monde avec des convictions anticapitalistes." (35 Pannekoek soulignait l'impossibilité de concilier "l'éthique" idéaliste et révisionniste avec le matérialisme historique. Si celui-ci sous l'angle philosophique, donne les soubassements d'une nouvelle morale : la morale prolétarienne, cette dernière repose sur des bases matérialistes : l'exploitation capitaliste et la lutte contre la domination bourgeoise. Dans un article de 1911, Pannekoek voyait erreur profonde dans le fait de transformer Marx en "éthicien" ou moraliste, et par contrecoup la lutte de classe en une lutte pour des "idéaux" abstraits :

" La théorie matérialiste de Marx ne nie pas l'éthique, pas plus le pouvoir des sentiments éthiques. Mais elle nie que ces sentiments s'enracinent dans une éthique planant au-dessus de l'humanité ; elle considère l'éthique elle-même comme un produit des facteurs matériels de la société. La vertu qui croît maintenant chez les ouvriers, leur solidarité et leur discipline, leur esprit de sacrifice et leur dévouement pour la communauté de classe et le socialisme sont une condition fondamentale pour la suppression de l'exploitation; sans cette nouvelle moralité du prolétariat, le socialisme ne peut être l'objet d'un combat... Le discours sur Marx éthicien est inexact d'un double point de vue. Ce n'est pas l'éthique qui forme la base du marxisme, mais, au contraire, c'est le marxisme qui donne à l'éthique un fondement matérialiste. Et la passion violente de la critique et de la lutte qui flamboie dans les lignes écrites par Marx n'a rien à voir avec l'éthique. " <sup>36</sup>

Dans une brochure, dont la finalité était la lutte contre l'anarchisme et le révisionnisme, qui tenaient la lutte contre le capitalisme pour un combat contre "l'injustice", Pannekoek montrait que la méthode marxiste n'avait rien à faire avec la méthode idéaliste des impératifs catégoriques. C'est en devenant obsolète, donc en créant les bases objectives de sa disparition, que le capitalisme montrait son caractère d'injustice. Du point de vue matérialiste, il était inexact " de dire que le capitalisme doit être

supprimé et remplacé par un meilleur ordre social, parce que celui-ci est mauvais et injuste. Au contraire, c'est parce que le capitalisme peut être supprimé et qu'un meilleur ordre est possible qu'il est injuste et mauvais.<sup>37</sup> Sous cet angle, le socialisme n'a pas comme finalité de " rendre les hommes moralement meilleurs, en leur tenant de beaux sermons, mais de renverser l'ordre social ".<sup>37</sup>

Toute morale nouvelle, surgissant de la lutte du prolétariat, doit donc, souligne Pannekoek, être subordonnée à cette finalité. Fortement impressionné par l'exemple de la grève de 1903 aux Pays-Bas, Pannekoek - et avec lui Gorter dans sa polémique contre Troelstra, montrait qu'était " moral " tout " ce qui sert l'intérêt de classe " et mauvais tout " ce qui lui nuit ". Dans la lutte de classe, la " morale prolétarienne n'était pas ce qui est immédiatement " utile " et " rationnel ", dans son action - la grève de 1903, comme tant d'autres, se termine par une défaite -, mais ce qui, à long terme, contribue à son renforcement. De façon quelque peu contradictoire dans son raisonnement, Pannekoek soutenait que bien souvent intérêt de classe et moralité divergent, car " ce n'est pas ce qui est utile pour la classe qui est moral; au contraire est moral ce qui en général est normalement dirigé vers l'avantage et l'intérêt de la classe ".<sup>38</sup>

Pannekoek et la Gauche hollandaise abandonneront progressivement cette problématique quelque peu marquée par la polémique contre les révisionnistes et les néokantiens. Le nœud du problème pour la Gauche hollandaise, surtout après 1905, n'était plus la question de la " morale prolétarienne ", mais celle de la conscience de classe. La vraie " morale " du prolétariat se trouvait finalement dans la formation et le renforcement de sa conscience de classe, comme condition de la finalité socialiste.

#### **d) La conception de la conscience de classe dans la Gauche hollandaise**

Le prolétariat, pour la Gauche marxiste, ne trouve pas sa propre puissance uniquement dans son nombre (concentration) et son importance économique. Il devient une classe pour lui-même (en soi et

pour soi) dès le moment où il prend conscience non seulement de sa force, mais de ses intérêts et buts propres. C'est la conscience qui donne à la classe ouvrière une existence propre. Toute conscience est conscience de soi : " Ce n'est que grâce à sa conscience de classe que le grand nombre se transforme en nombre pour la classe elle-même et que cette dernière parvient à saisir qu'elle est indispensable à la production ; c'est uniquement grâce à elle que le prolétariat peut satisfaire ses intérêts, atteindre ses buts. Seule la conscience de classe permet à ce corps mort, immense et musculeux d'accéder à l'existence et d'être capable d'action. " <sup>39</sup>

De façon classique, dans le mouvement marxiste, Pannekoek et le courant de la Gauche hollandaise analysaient les différents degrés de conscience de classe, dans leur dimension historique. Au départ, il n'y a pas de conscience de classe achevée, ou de conscience " adjugée " , pour reprendre la formulation de Lukacs <sup>40</sup> - telle qu'elle serait conditionnellement et idéalement si elle était parvenue à maturité, La forme primitive de la conscience de classe, indispensable à la lutte, se trouve dans " l'instinct des masses " ou " l'instinct de classe ". Tout en montrant que cet instinct est se manifeste dans l'action spontanée, un " agir déterminé par le sentir immédiat, par opposition à l'agir fondé sur une réflexion intelligente ", Pannekoek affirmait que " l'instinct des masses est le levier du développement politique et révolutionnaire de l'humanité ". <sup>41</sup> De façon quelque peu sorélienne, cette aporie avait l'apparence d'une glorification du " sûr instinct de classe ". Il n'en était rien en réalité. Pour Pannekoek cet instinct était la " conscience de classe immédiate ", non encore parvenue à sa forme politique et socialiste. Dans sa polémique contre les révisionnistes kautskystes, à propos des actions spontanées des masses, il était fréquent pour la Gauche hollandaise de souligner le " sain et sûr " instinct de classe. Celui-ci était en réalité l'intérêt de classe des ouvriers, paralysé par les appareils bureaucratés des syndicats et du parti.

Le marxisme hollandais, assimilé souvent au courant spontanéiste <sup>42</sup>, n'avait pas le culte de la spontanéité : la conscience de classe n'avait rien de " spontané " ; elle ne s'apparentait pas à une "

mystique ” de l'action irrationnelle, à la façon de Sorel. Soulignant que cette conscience de classe n'était ni une psychologie sociale de groupe ni une conscience individuelle, le marxisme hollandais donnait une définition très éloignée du spontanéisme :

- la conscience dans le prolétariat est une volonté collective, organisée comme un corps; sa forme est nécessairement l'organisation qui donne unité et cohésion à la classe exploitée : “ L'organisation rassemble dans un cadre unique des individus qui auparavant se trouvaient atomisés. Avant l'organisation, la volonté de chacun s'orientait indépendamment de tous les autres, L'organisation, cela signifie l'unité de toutes les volontés individuelles agissant dans la même direction. Aussi longtemps que les différents atomes s'orientent en tous sens, ils se neutralisent les uns les autres, et l'addition de leurs actions est égale à zéro. ”<sup>43</sup>
- cette conscience n'est pas un pur reflet des luttes économiques du prolétariat. Elle revêt une forme politique, dont l'expression la plus haute et la plus élaborée, est la théorie socialiste, qui permet au prolétariat de dépasser le stade “ instinctif ” et encore inconscient de la lutte pour atteindre le stade de l'action consciente, régie par la finalité communiste : “ C'est la mise en œuvre de la théorie, foncièrement scientifique du socialisme, qui contribuera le plus tant à donner au mouvement un cours tranquille et sûr qu'à le transformer d'instinct inconscient en acte conscient des hommes. ”<sup>44</sup>

A cette organisation et à cette théorie, qu'il nomme parfois “ savoir ”, Pannekoek ajoutait la discipline librement consentie comme ciment de la conscience.

Comme on le voit, cette conception de la Gauche marxiste hollandaise était aux antipodes de celle de Lénine exprimée dans “ *Que faire ?* ”, en 1903, selon laquelle la conscience était injectée de l'extérieur par des “ intellectuels bourgeois ”. Elle divergeait tout autant du courant spontanéiste antiorganisation et antipolitique. Il ne faisait aucun doute pour la Gauche hollandaise que la



conscience de classe avait deux dimensions indissociables : la profondeur théorique du “ savoir ” accumulé par l’expérience historique, et son étendue dans la masse. Pour cette raison, les marxistes hollandais et allemands soulignèrent l’importance décisive des grèves de masses, à la fois “ spontanées ” et “ organisées ”, pour le développement massif de la conscience de classe.

Cette position était en fait dans le droit fil de la théorie de Marx sur la conscience.<sup>45</sup> Après 1905 et la première révolution russe, contrairement aux apparences, elle différait peu de celle de Lénine, qui à cette époque écrivait que “ instinct de classe ”, “ spontanéité ” et éducation socialiste du prolétariat étaient indissociablement liés : “ La classe ouvrière est instinctivement, spontanément socialiste et plus de 10 ans de travail de la social-démocratie ont fait beaucoup pour transformer cette spontanéité en conscience. ”<sup>46</sup> Dans la Gauche marxiste d’avant 1914, il y avait encore une convergence réelle dans l’appréhension de la question de la conscience de classe.

## **2. LES OBSTACLES IDEOLOGIQUES A LA REVOLUTION PROLETARIENNE**

Pour parvenir à la conscience socialiste de ses buts, le prolétariat devait se libérer d’un certain nombre d’entraves idéologiques se manifestant en son propre sein. Pour la Gauche marxiste, il était aussi vital de lutter sur le terrain de la lutte de classe pratique contre la bourgeoisie que sur le terrain idéologique en menant un combat sans merci contre les conceptions bourgeoises et petites-bourgeoises pénétrant insidieusement dans le prolétariat.

### **a) La religion**

Le rapport entre religion et socialisme n’a jamais été considéré dans la Gauche hollandaise comme une simple question de débat philosophique. Dès le départ, pour le tribunisme (cf. chapitre 1), il s’agissait d’abord de se démarquer des révisionnistes du parti et des syndicats qui, par “ neutralité ”,

dissimulaient et passaient sous silence la critique du marxisme à la religion; ensuite de se démarquer de l'anticléricalisme bourgeois, souvent appuyé comme en France, par des fractions du mouvement socialiste, dont la conséquence était d'amener le prolétariat sur un terrain qui n'était pas le sien propre, à savoir alliance avec des tendances " radicales " de la bourgeoisie et dévoiement du terrain propre aux ouvriers, la lutte de classe.

La thèse qui était défendue par la Gauche hollandaise sous la plume de Pannekoek, dans sa brochure *Religion et Socialisme* (1906), apparaissait nouvelle dans la social-démocratie, et surprenante compte tenu de l'existence réelle de forts secteurs ouvriers dominés par la religion. Selon Pannekoek, " maintenant, dans le prolétariat moderne, l'irreligiousité s'élève à la hauteur d'un phénomène de masse ".<sup>47</sup> La religion entendue comme une " croyance en un être surnaturel, qui, prétendument, régit le monde et dirige l'histoire des hommes " était en voie de disparition dans le prolétariat. Seules les classes possédantes, après avoir été dans leur période ascendante antireligieuses et matérialistes - dans le sens bourgeois - devenaient réceptives à la religiosité. Celle-ci se réfugiait dans des couches dominantes, envahies par les doutes sur la viabilité de leur système. Cette nouvelle religiosité bourgeoise traduisait la " fausse conscience bourgeoise où la société capitaliste est pour elles " un domaine incompréhensible et plein de secrets ".

La conclusion politique tirée par Pannekoek était que le prolétariat révolutionnaire ne devait pas se situer sur le terrain de la simple (et simpliste) lutte contre la religion. Il ne s'agissait pas de " guider les hommes vers une nouvelle foi, religieuse " ou une " mécréance irreligieuse ", mais le prolétariat vers la " prise en main du pouvoir politique et social ". Dans ce sens, le prolétariat conscient ne devait pas être " irrégieux " mais " areligieux ". Cette analyse, qui était une critique du matérialisme bourgeois classique du XVIII<sup>e</sup> siècle, tout orienté vers la critique de la religion, valut à Pannekoek de vifs reproches de la part de Plékhanov qui vit dans cet opuscule une " brochure extrêmement suspecte " <sup>48</sup> En fait, Pannekoek en s'écartant des théories " matérialistes " de Plékhanov - et plus tard de Lénine –

préfigurait une critique de fond du matérialisme bourgeois vulgaire, conduite dans les années 30 par son ouvrage philosophique “ Lénine philosophe ”.

La vision de la Gauche hollandaise était incontestablement tout orientée vers la question essentielle contenue dans le marxisme : le développement de la lutte de classe vers la prise du pouvoir. Elle restait cependant dans le cadre de la social-démocratie, en considérant que pour les ouvriers et les membres du parti la religion devait rester une “ affaire privée ” (*Privatsache*): “ C’est pourquoi dans notre parti la religion est considérée comme une chose privée. Cela signifie que nous n’exigeons d’aucun de nos camarades de combat une profession de foi pour des avis déterminés dans ce domaine; encore moins nous n’exigeons qu’ils doivent montrer leur croyance en la théorie de la valeur de Marx, bien que nous reconnaissons sans détour tous la haute importance de cette théorie pour notre mouvement. ” Tout en soulignant qu’il ne s’agissait pas de manifester “ faiblesse ” et “ tolérance à motifs opportunistes ” à l’égard de la religion, Pannekoek établissait une “ neutralité ” de principe. Comme d’ailleurs dans la social-démocratie de l’époque, il affirmait que le socialisme ne manifestait pas “ une quelconque hostilité envers la religion que - en raison de notre point de vue matérialiste historique - nous savons comprendre et estimer en tant que phénomène temporairement nécessaire ”  
47

Cette conclusion qui tablait sur la disparition progressive des illusions religieuses dans le prolétariat pouvait apparaître comme une sous-estimation de l’impact de la religion en milieu ouvrier, et surtout dans les partis social-démocrates, dont les statuts permettaient l’acceptation d’éléments professant des sentiments religieux, puisque les croyances personnelles étaient une “ affaire privée ”. 48 bis

Mais il est vrai que, dans, les luttes idéologiques de l’époque, la question religieuse apparaissait secondaire Pour la Gauche marxiste, la lutte théorique contre le révisionnisme et l’anarchisme était un enjeu beaucoup plus considérable pour le mouvement ouvrier tout entier. Et, à cette époque, les

premiers symptômes d'un déclin du capitalisme classique, se traduisant par une " religion de l'Etat " et une résurgence du mysticisme, étaient encore peu visibles.

### **b. Le révisionnisme et l'anarchie**

Si lutte théorique et pratique des marxistes hollandais se concentre contre un puissant courant révisionniste, réformiste et opportuniste dans le SDAP et dans le SPD allemand, elle a toujours été associée à la lutte parallèle contre l'anarchisme.

Pour la Gauche marxiste, il ne faisait pas il de doute que le révisionnisme défendu par Bernstein, Troelstra et Legien et Vliegen, se rapprochait dans la pratique " des réformateurs et des radicaux bourgeois ". L'anarchisme par contre, justement à cause de sa " phrase utopiste " était plus dangereux " que le révisionnisme. Malgré les apparences qui semblaient les faire apparaître comme des tendances absolument opposées, révisionnisme et anarchisme étaient symétriques. Pour les anarchistes, ainsi, l'Etat était " le mauvais démon ", et pour les révisionnistes " la bonne fée ". Pour les premiers, le but était tout et le mouvement rien, pour les seconds, " le but final n'est rien, le mouvement est tout ".<sup>50</sup> En fait, l'un et l'autre se renforçaient mutuellement : les " phrases anarchistes " renforçaient la " réaction " révisionniste; la pratique révisionniste, telle la politique de bloc avec la bourgeoisie illustrée en France par le " millérandisme ", " renforçait considérablement dans le mouvement syndical le courant anarchiste ".<sup>51</sup>

Mais plus qu'une symétrie entre ces deux " tendances bourgeoises ", la Gauche hollandaise soulignait la profonde parenté dans la conception du monde. Cette conception du monde n'était rien d'autre que la conception du monde bourgeoise. Tous deux rejoignaient le libéralisme bourgeois par leur " culte commun de l'individu et de la liberté personnelle ".<sup>52</sup> L'un et l'autre se situaient sur le terrain de la bourgeoisie, mais si l'anarchisme se rattachait à l'idéologie de la bourgeoisie ascendante, le

révisionnisme épousait celle de la bourgeoisie décadente. Ils exprimaient donc l'un et l'autre deux périodes différentes du développement de la bourgeoisie : "L'anarchisme, en prolongeant les traditions des révolutions bourgeoises ne songe qu'à mettre en scène des révolutions, tandis que le révisionnisme fait sien la théorie de l'évolution lente, propre à la bourgeoisie décadente. "

Cette analyse n'allait pas sans contradictions et simplifications. D'un côté, il était affirmé qu'il s'agissait de "tendances bourgeoises", de l'autre côté de "tendances petites-bourgeoises", plutôt que "bourgeoises". En fait la Gauche hollandaise ne considérait pas que l'anarchisme et le révisionnisme s'étaient intégrés à la bourgeoisie. Idéologiquement, ils se situaient sur un terrain bourgeois, mais, socialement ils traduisaient la pénétration de l'idéologie petite-bourgeoise au sein du mouvement ouvrier. Révisionnisme et anarchisme étaient l'expression politique d'une classe sans avenir oscillant entre les extrêmes : " ...contrairement à la grande bourgeoisie autosatisfaite, la petite bourgeoisie a toujours constitué une classe de mécontents, toujours encline à résister à l'ordre existant. Le développement social défavorise en effet cette classe ; incapable de suivre le train, elle tombe forcément d'un excès dans un autre; tantôt elle s'enivre de phrases révolutionnaires et voudrait prendre le pouvoir au moyen de putschs, tantôt elle rampe honteusement aux pieds de la grande bourgeoisie et voudrait par l'astuce ou la mendicité obtenir d'elle des réformes. L'anarchisme est l'idéologie du petit-bourgeois devenu fou, le révisionnisme celle du petit-bourgeois apprivoisé. " Ces oscillations expliquaient enfin pourquoi - comme le montrait l'exemple des " Jeunes " - l'un et l'autre se transformaient si facilement en leur contraire.

Mais le fait même que le révisionnisme avait une base considérable dans les syndicats et que l'anarchisme perdait en partie son aspect purement individualiste pour se transformer en, anarcho-syndicalisme ancré, dans certains pays, dans un milieu d'ouvriers organisés rendait cette analyse incomplète et fort simpliste. Les oscillations de la petite-bourgeoisie, sa psychologie - entre la rage et la soumission à l'ordre existant - éclairaient mais ne suffisaient pas à épuiser l'explication du

phénomène historique du développement du révisionnisme et de l'anarcho-syndicalisme.

En fait, la vision de la Gauche marxiste hollandaise n'était pas homogène. Elle était hésitante dans son analyse. Gorter, dans une brochure sur " Social-démocratie et révisionnisme " (1909), en pleine scission avec le SDAP, affirmait que le révisionnisme avait les mêmes racines historiques et économiques que l'anarchisme: absence d'une grande industrie, petites entreprises, petite paysannerie. En quelque sorte, comme l'anarchisme, il était une " étape de transition " avant la formation d'un prolétariat d'industrie combatif (53). Ce type d'explication correspondait trop au cadre hollandais pour qu'il soit convaincant. Des tribunistes, comme Gorter, en identifiant sommairement révisionnisme et anarchisme, croyaient être épargnés par leurs adversaires politiques de l'accusation d'anarchisme. Pannekoek par contre, dans son livre paru lui aussi au moment de la scission, en 1909, " Les divergences tactiques dans le mouvement ouvrier ", restait plus proche de la réalité. Il montrait que le révisionnisme était un phénomène universel au sein du mouvement ouvrier international, mais qui, prenait toute son ampleur dans les pays développés comme l'Allemagne. Le révisionnisme trouvait sa base dans l'apparition d'une couche sociale se rattachant complètement à l'activité parlementaire et syndicale. Surtout, les syndicats de masses qui, " comme tels ont pour idéal non un ordre socialiste mais la liberté et l'égalité au sein de l'Etat bourgeois ",<sup>54</sup> sont l'instrument d'une bureaucratie complètement détachée de la classe ouvrière. Cette bureaucratie, Pannekoek la nommait " aristocratie ouvrière ". Elle était moins une nouvelle couche sociale qu'une caste de " chefs " étendant leur domination sur l'ensemble des masses ouvrières.

Cette forme de théorie de " l'aristocratie ouvrière " n'était pas nouvelle. Elle avait été ébauchée déjà par Engels mais de façon polémique, avant d'être reléguée au magasin des accessoires théoriques (55). Elle fut reprise dans la II<sup>e</sup> Internationale et surtout systématisée par Lénine au cours de la Première Guerre mondiale.

Il y avait d'évidentes similitudes entre les conceptions de la Gauche hollandaise et celles de Lénine. D'un côté, l'anarchisme était analysé dans sa forme anarcho-syndicaliste, comme la rançon nécessaire que devait payer le mouvement ouvrier à l'opportunisme dans l'Internationale ; de l'autre côté, les "chefs ouvriers" et "l'aristocratie ouvrière" étaient considérés comme les vecteurs du courant révisionniste.

La ressemblance s'arrêtait là. A la suite du débat sur la grève de masses, contre Kautsky et le "centrisme", qui montrait une pénétration générale du courant réformiste dans toutes les strates de la classe ouvrière, "pauvres" comme "aristocrates", Pannekoek n'utilisa plus le concept d'"aristocratie ouvrière". Quant à l'anarchisme, la position de la Gauche hollandaise demeura identique : hostilité de principe, et combat théorique permanent. Seul le développement de la lutte de classe, auquel participaient des éléments anarcho-syndicalistes, comme le NAS hollandais, tempéra quelque peu le rejet de ce courant par la Gauche marxiste hollandaise. En fait, la Gauche marxiste, et surtout Pannekoek, faisaient une distinction nette entre le "syndicalisme révolutionnaire" français, théoriquement incarné par Sorel, et les IWW américains. Pour Pannekoek, les écrits de Sorel exprimaient un "caractère bourgeois confus", typique d'un lent développement économique (56). Par contre, en 1912, il tenait les "principes" des IWW pour "parfaitement justes" (57). Cette étrange distinction entre syndicalisme français et syndicalisme américain et néerlandais s'expliquait par le fait que la Gauche hollandaise tenait le NAS et les IWW comme l'expression sociale d'un prolétariat moderne, libéré de l'artisanat, moins qualifié mais plus concentré. Mais la Gauche hollandaise ne changea nullement sa position politique de rejet des tendances fédéralistes et anticentralistes développées dans le nouveau syndicalisme révolutionnaire en réaction contre les syndicats révisionnistes (57 bis).

Le débat sur la grève de masses, mené à partir de 1910 contre Kautsky et tout l'appareil de la bureaucratie de parti et des syndicats, reléguera au second plan les tentatives d'explication

sociologiques du révisionnisme et de l'anarchisme. L'ennemi, le plus dangereux pour la révolution n'était plus l'anarchisme mais le "centrisme" kautskyste, dont l'aboutissement était le triomphe du révisionnisme. L'enjeu n'était plus la lutte théorique contre le révisionnisme, mais la lutte pratique pour la révolution. Il y avait une réévaluation de la stratégie du prolétariat. Avec ou contre les syndicats, lutte parlementaire ou extraparlamentaire, le but de la lutte de classe et les moyens tactiques - lutte de masses et luttes syndicales et parlementaires - étaient réévalués à la lumière de la vague de grèves de masses culminant avec la première révolution russe.

### **3. DE LA GREVE DE MASSE A LA REVOLUTION PROLETARIENNE**

#### **a. Le débat sur la grève de masses dans la II<sup>e</sup> Internationale avant 1905**

Jusqu'au début du siècle, avant que n'éclate la première révolution russe de 1905, les débats dans la II<sup>e</sup> Internationale sur les moyens d'action révolutionnaires du prolétariat furent limités et insérés dans l'étau des résolutions de congrès sur la grève générale. La grève générale préconisée par les courants anarchistes fut rejetée comme étrangère à la tactique et à la stratégie du mouvement ouvrier. Défendue comme une "méthode" antipolitique de "faire la révolution" en l'absence d'organisations politiques ouvrières, elle devint l'apanage du syndicalisme révolutionnaire (58). Rejetant toute tactique parlementaire et toute stratégie à long terme d'organisation du mouvement ouvrier, le syndicalisme révolutionnaire en fit la théorie des "minorités agissantes" et la "gymnastique révolutionnaire" nécessaire et suffisante pour entretenir, par "l'action directe", l'esprit de révolte des masses ouvrières. Pour Sorel et ses partisans, la grève générale était à la fois une catastrophe brutale ("le Grand Soir") mettant à bas le capitalisme en une seule action décisive et un mythe idéaliste donnant aux masses une foi quasi religieuse dans l'accomplissement de la révolution. Dès le départ, le débat sur la grève générale fut une lutte entre deux conceptions opposées : anarchisme ou syndicalisme



révolutionnaire et marxisme, dont l'enjeu était l'activité politique organisée du prolétariat pour préparer les conditions subjectives de la révolution. Il fallut toute une vague de grèves généralisées et de grèves de masses, à partir du début du siècle, pour que le débat sur la " grève générale " cesse d'être un combat théorique entre marxisme et anarchisme et devienne le débat crucial sur la marche de la révolution au sein du camp marxiste, le point de clivage entre marxistes et réformistes ou révisionnistes.

La grève générale, comme moyen politique de lutte contre le système capitaliste, a été dès les débuts du mouvement ouvrier au centre de ses préoccupations concrètes. Elle fut utilisée pour la première fois en 1842 par le mouvement chartiste anglais. A la fin d'une longue dépression économique, réduisant les salaires des ouvriers, et dans le contexte d'une Pétition chartiste, pour le suffrage universel, un mouvement de grèves spontanées, s'étendant de l'Angleterre à l'Ecosse et au Pays de Galles, se généralisa pendant trois semaines, touchant 3 millions de travailleurs. Sans organisation véritable, sans direction, mais aussi sans perspectives politiques claires, la grève échoua. De façon caractéristique, cette grève " générale ", qui était plutôt une grève généralisée, avait le double caractère économique et politique. Elle était spontanée, massive et sans organisation préalable.

A l'époque de la Première Internationale, la grève générale fut préconisée en 1868, au congrès international de Bruxelles, comme moyen politique d'empêcher les guerres futures. Mais cette décision du congrès n'eut aucun effet pratique.

Dans la II<sup>e</sup> Internationale, la question de la " grève générale " se posa sous un double aspect : de grève démonstrative pour les droits politiques et économiques du prolétariat; et de moyen de lutte antimilitariste contre le danger de guerre. En 1892, la grève générale fut utilisée pour la première fois comme moyen politique de conquête du suffrage universel; une seconde grève générale, appelée par le Parti ouvrier belge (POB), permit d'obtenir le vote plural pour les électeurs masculins. Dès lors,

l'utilisation de la grève générale sera posée pratiquement à tous les congrès de la II<sup>e</sup> Internationale.

Les congrès de Bruxelles (1891), Zürich (1893) et Londres (1896) marquèrent une démarcation définitive avec l'anarchisme. Celui-ci, qui préconisait la "grève générale universelle" comme une panacée universelle contre la guerre et pour la révolution, fut expulsé, et ses thèses sur la grève générale rejetées. La position de l'Internationale était de préconiser d'abord des grèves partielles, comme moyen de réalisation des tâches économiques et politiques du prolétariat, et d'accélérer l'organisation du prolétariat comme préliminaire à un mouvement international. En une période marquée par la lutte pour les réformes, pour l'organisation du prolétariat en classe consciente, les conditions d'une action de masse révolutionnaire internationale n'étaient pas données. Cette position fut toujours celle de la Gauche marxiste jusqu'au moment où les premiers symptômes d'une nouvelle période historique de luttes révolutionnaires apparurent au grand jour. Les conditions de l'époque avant 1905, où se démarquaient encore peu révolutionnaires et réformistes, permirent aux éléments révisionnistes d'éviter qu'un débat de fond fut conduit sur les moyens d'action du prolétariat : grèves partielles, grève générale, grèves de masses. En 1900, au congrès de Paris, le chef révisionniste des syndicats allemands Karl Legien pouvait proclamer, sans qu'il y ait discussion : "Aussi longtemps que de fortes organisations ne sont pas présentes il ne peut y avoir pour nous de discussion sur la grève générale." <sup>59</sup>.

A partir de 1901, le problème concret de la grève de masses des ouvriers, et non plus le problème abstrait d'une grève générale internationale, se posa dans la réalité de la lutte de classe, sur le terrain économique comme sur le terrain politique. En 1901, à Barcelone, éclatait la grève des cheminots ; à la différence d'autres conflits catégoriels, dirigés par les syndicats, ce conflit s'étendait aux métallurgistes. En 1902, se déroulaient les grèves démonstratives pour le suffrage universel égalitaire tant en Suède qu'en Belgique. En 1903, des grèves de masses se généralisaient à la Russie, peu après les grèves généralisées des chemins de fer aux Pays-Bas. Mais ce sont surtout les grèves de

masses en 1904 en Italie qui vont remettre à l'ordre du jour la discussion sur grève générale et grèves de masses. A l'automne 1904, une série de soulèvements ouvriers agitait tout le Mezzogiorno. Une terrible répression amenait la chambre du travail de Milan à proclamer aussitôt la grève générale. Celle-ci se propageait à toute l'Italie, et pendant quatre jours, les ouvriers occupaient les usines, et pour la première fois dans l'histoire du mouvement ouvrier, dans plusieurs grandes villes industrielles du Nord<sup>60</sup>, se formaient des conseils ouvriers. Bientôt tout rendrait dans "l'ordre". Ce mouvement spontané des ouvriers, parti sans mot d'ordre des syndicats et du parti socialiste, par sa généralisation et son organisation préfigurait la Révolution russe de 1905. La question de la "grève générale" et de la "grève de masses" désormais ne pouvait être appréhendée que dans toute sa signification internationale.

Devant l'ampleur de la vague de lutte de classe internationale, le SDAP hollandais fut chargé de présenter pour le Congrès international d'Amsterdam (1904) un rapport sur la grève générale. La première raison en était l'expérience vécue par le mouvement ouvrier hollandais de deux grèves de masses dans la même année 1903. Mais, surtout, au sein du SDAP, s'étaient cristallisées deux tendances, qui se retrouvaient dans les partis de l'Internationale. La tendance révisionniste, exprimée par Vliegen et Van Kol et appuyée par Troelstra, rejetait la grève générale comme moyen politique de lutte; elle y voyait un "acte de désespoir" du prolétariat, dont la conséquence serait de l'isoler des couches moyennes; elle proposait de s'en tenir uniquement à l'action parlementaire. La tendance marxiste, groupée autour de la revue *De Nieuwe Tijd* (Van der Goes, Gorter, Roland Holst, Pannekoek) présenta un rapport pour le congrès de Dordrecht (1904) d'une extrême importance pour la clarification du concept de "grève générale". Il proposait de le remplacer par celui de "grève politique" : "Le terme de grève générale est incorrect. Celui de grève politique exprime mieux nos intentions." (61) De ce congrès sortit une résolution de compromis, rédigée par Henriëtte Roland Holst, et qui devait servir pour le Congrès international d'Amsterdam.

La résolution du congrès international, introduite par Roland Holst était un pas en avant dans la mesure où elle proclamait “ possible ” l’éclatement de grèves générales comme “ un moyen suprême d’effectuer des changements sociaux de grande importance ou de se défendre contre des attentats réactionnaires perpétrés sur les droits des ouvriers ”. Très classiquement, la résolution invitait les ouvriers à renforcer leurs “ organisations de classe ”, précondition du succès de la grève politique, et mettait en garde contre l’utilisation de la grève générale par les anarchistes dans un sens antipolitique. Mais, concession aux tendances révisionnistes, Roland Holst déclarait - d’avance - “ impossible ” la “ cessation complète de tout travail à un moment donné ” et “ inexécutable ”, “ parce que une telle grève rendrait l’existence - celle du prolétariat comme de tout un chacun – impossible ”. (62) Mais, quelques mois, plus tard la grande grève générale en Italie venait démentir ce pronostic.

En fait, la présentation de la résolution par Roland Holst posait beaucoup plus clairement les problèmes soulevés par la “ grève générale ”. Elle utilisait le terme de “ grève des masses ”, en montrant que celle-ci n’avait pas de “ but économique ” en soi , mais était utilisée, de façon défensive, “ contre l’Etat capitaliste ”.

Mais, signe de confusion de l’époque, elle employait le terme de “ grève générale ” pour proclamer que celle-ci ne “ saurait être la révolution sociale ”.

Quelques mois à peine après la clôture du congrès, la Révolution russe balayait dans la pratique toutes les anciennes formulations et tous les pronostics. Le mouvement de grèves de masses en Russie, distinct de la grève générale, montrait qu’une lutte massive du prolétariat se situait autant sur un terrain économique que politique. Elle était aussi bien défensive qu’offensive; l’organisation générale des ouvriers n’était pas le préalable mais la conséquence de l’approfondissement du mouvement. Dirigée “ contre l’Etat capitaliste ”, elle était nécessairement un moment de la “ révolution sociale ”.

Simultanément, en janvier 1905, les mineurs de la Ruhr entraient en grève massivement et spontanément, en dehors de toute consigne syndicale. La direction des syndicats empêchait toute extension de la grève. En mai 1905, au congrès syndical de Cologne, le dirigeant syndical Bömelburg se prononçait contre toute grève de masses et déclarait : “ Pour édifier nos organisations, nous avons besoin de calme dans le mouvement ouvrier ”. <sup>63</sup> Ainsi, dans le pays où le prolétariat était le mieux organisé du monde, non seulement le mouvement pratique des ouvriers se heurtait aux organisations qu’il avait patiemment construites, mais pour s’affirmer il devait mener la lutte en dehors et même contre celles-ci, sans avoir besoin d’organisation préalable et permanente pour la diriger. L’année 1905 posait à l’ensemble du mouvement ouvrier non seulement le problème de la forme (généralisation, auto-organisation, spontanéité) mais celui du contenu des grèves de masses : réformes ou révolution.

#### **b) La Gauche germano-hollandaise et la grève de masses. Roland Holst et Rosa Luxemburg**

L’analyse du phénomène de la grève de masses a commencé bien avant 1905 dans le mouvement marxiste de gauche. D’abord initiée par Rosa Luxemburg, elle fut poursuivie par Roland Holst, dans la Gauche hollandaise, en 1905, puis reprise, avec une profondeur accrue par Luxemburg et finalement Pannekoek. Les positions de la Gauche marxiste en Allemagne et aux Pays-Bas, qui apparaissent les plus cohérentes, ne peuvent être considérées indépendamment de celles de la Gauche russe, de Trotsky en particulier, avec laquelle se manifeste une évidente solidarité et convergence théorique dans le combat pour la révolution.

Le premier à utiliser le terme de “ grève de masse politique ” fut justement un Russe, Parvus, qui en 1905 <sup>64</sup> préconisa l’action de masse comme moyen de défense du prolétariat contre l’Etat, lequel pourrait initier la révolution sociale. Préconisée en réaction contre le révisionnisme pratique du parti

allemand, la “ grève de masse politique ” fut rejetée par la direction du SPD et par la gauche, représentée alors par Kautsky et Mehring. Mais c’est Rosa Luxemburg qui, dès 1902, à l’occasion de la grève générale proclamée par le parti belge, et menée dans un cadre strictement légaliste, pour être finalement stoppée, envisagea toutes les conséquences de son utilisation par le prolétariat. Défendant la “ grève générale politique ” comme action “ extraparlamentaire ” ne devant pas être sacrifiée à l’action parlementaire, elle montrait qu’une telle action était sans effet s’il n’y avait pas derrière “ le spectre menaçant du libre essor du mouvement populaire, le spectre de la révolution ”. <sup>65</sup> Tout en condamnant le slogan anarchiste de “ grève générale ” comme une “ panacée universelle ”, elle soulignait qu’il s’agissait d’un des “ mots d’ordre les plus vieux du mouvement ouvrier moderne ”. La grève générale correspondait en fait à une “ grève politique accidentelle ”, ne pouvant être décrétée ni commandée. Comme les révolutions du passé, elle devait être comprise comme un des “ phénomènes sociaux élémentaires produits par une force naturelle ayant sa source dans le caractère de classe de la société moderne ”. En tant que telle, elle posait la question de l’utilisation nécessaire de la violence de classe comme “ moyen d’offensive irremplaçable ”, “ tant dans les différents épisodes de la lutte de classe que pour la conquête finale du pouvoir d’Etat ”. Et, de façon prophétique, elle concluait que si la social-démocratie “ s’avisait vraiment de renoncer d’avance et une fois pour toutes à la violence, si elle s’avisait d’engager les masses ouvrières à respecter la légalité bourgeoise, toute sa lutte politique, parlementaire et autre, s’écroulerait piteusement tôt ou tard, pour faire place à la domination sans borne de la violence réactionnaire ”.

La révolution russe de 1905, commencée comme une grève de masse, et terminée, défaite, par l’insurrection de décembre, permit à la Gauche marxiste en Allemagne et aux Pays-Bas de préciser la conception révolutionnaire, face au rejet ou à l’acceptation tiède de la grève de masse dans la social-démocratie. Rejetée par les révisionnistes, celle-ci avait été acceptée du bout des lèvres par le congrès d’Iéna du SPD en septembre 1905. La résolution d’August Bebel, qui fut pourtant saluée comme une “ victoire ” par la Gauche, recommandait la grève de masse uniquement comme “ arme

défensive ” et soutenait que les événements russes ne pouvaient servir d'exemple pour le mouvement ouvrier en Occident (66). Quelques mois après, en février 1906, une conférence secrète du SPD et des syndicats se tenait pour empêcher toute propagation de la grève de masse dans le prolétariat allemand.

Face à une telle attitude qui transparaisait déjà en 1905, Kautsky, qui était encore à gauche du SPD, demanda à Roland Holst de rédiger une brochure sur la “ Grève générale et la social-démocratie ”. Celle-ci parut en juin 1905, préfacée par lui. Cette brochure donnait des conclusions politiques sur la grève de masses révolutionnaire en Russie, qui seront reprises par toute la Gauche :

- “ il n'y a pas “ de frontière rigide entre grève partielle et grève générale ” (*Generalstreik und Sozial-Demokratie*, Dresden, 1906) (p. 6)
- “ la grève politique est l'union de la lutte politique et économique, la mobilisation du pouvoir économique du prolétariat dans le but d'atteindre des buts politiques ” (idem, p. 120);
- l'action de masse est la “ forme correspondant à toute révolution dans laquelle le prolétariat conscient d'industrie constitue la force de masse la plus importante ” (p. 84);
- “ ...la grève politique de masse devient la forme du combat décisif pour le pouvoir politique, la domination dans l'Etat ” (p. 94);
- “ ...dans la lutte pour le pouvoir d'Etat, la violence pourra constituer un facteur de victoire ” (p. 180).

Enfin, Roland Holst précisait les conditions subjectives et objectives d'une telle grève de masse : l'organisation, comme auto-éducation du prolétariat, la discipline, la conscience de classe, qualités dont le terreau est la concentration du prolétariat dans de grosses entreprises. Toutes ces qualités nécessaires au succès de la révolution seront toujours soulignées par la Gauche hollandaise, Pannekoek plus particulièrement.

Mais Roland Holst montrait aussi une certaine vision “ centrisme ” proche de Kautsky, en ce qu’elle ne voyait pas encore de “ contradiction entre parlementarisme et grève de masse politique ” (p. 127), tout en signalant contradictoirement le “ déclin du parlementarisme bourgeois ”. Elle voyait surtout le danger - en contradiction avec ses analyses - que la grève de masse s’orientât vers l’insurrection : “ Il y a le danger que les masses ne reconnaissent pas clairement le but politique de la grève, qu’il soit démonstration ou pression, et le conçoivent comme une lutte finale, orientée vers l’anéantissement du capitalisme. ” (p. 120).<sup>67</sup>

Toute la question était en fait de savoir si la grève de masse révolutionnaire en Russie ouvrait une nouvelle période historique révolutionnaire, dont les leçons étaient universellement valables, y compris pour le mouvement ouvrier “ organisé ” d’Occident, dont les luttes avaient toujours été définies par la social-démocratie comme “ défensives ”.

La brochure de Rosa Luxemburg “ *Grève de masses, parti et syndicats* ”, publiée en 1906, mais censurée (68, était un brûlot lancé contre les conceptions réformistes de la direction du SPD et des syndicats. Elle rejoignait les conclusions de Roland Holst. Mais le cadre théorique de Rosa Luxemburg était beaucoup plus ample. Toute animée de passion révolutionnaire, plus critique à l’égard de la bureaucratie du SPD et des syndicats que Roland Holst, beaucoup plus incisive vis-à-vis de l’activité parlementaire, cette brochure peut être considérée comme le premier manifeste révolutionnaire du courant de gauche germano-hollandais. Les points les plus décisifs étaient les suivants :

- Il n’y avait pas de “ voie occidentale ” au socialisme, définie par une stratégie parlementaire et une évolution pacifique du mouvement ouvrier. Les leçons de la Révolution russe étaient universelles, valables pour tous les pays, y compris les plus développés : “ La grève de masse apparaît ainsi non



pas comme un produit spécifiquement russe de l'absolutisme, mais comme une forme universelle de la lutte de classe prolétarienne déterminée par le stade actuel du développement capitaliste et des rapports de classe. Le pays le plus arriéré... montre au prolétariat d'Allemagne et des pays capitalistes les plus avancés les voies et les méthodes de la lutte de classe à venir. " <sup>69</sup>

- La grève de masses n'était ni un phénomène accidentel - terme qu'utilisait Rosa Luxemburg en 1902 - ni une action unique, à la manière des grèves générales, " mais désign(ait) collectivement toute une période de la lutte de classes s'étendant sur plusieurs années, parfois sur des décennies ".
- La période historique de grèves de masses marquait le surgissement d'une époque révolutionnaire : " La grève de masse est simplement la forme prise par la lutte révolutionnaire... Elle est la pulsation vivante de la révolution et en même temps son moteur le plus puissant ". Et de façon très affirmative, Luxemburg affirmait que le processus révolutionnaire était présent dès le début de toute grève de masses : " en réalité ce n'est pas la grève de masse qui produit la révolution, mais la révolution qui produit la grève de masse ".
- La grève de masses, comme phénomène vivant, ne pouvait être disséquée, pas plus qu'elle ne se décomposait en catégories rigides, pour dresser un tableau de classification schématique; elle embrassait toutes les formes de lutte de classe, économiques et politiques, qui donnent une lutte globale et unitaire du prolétariat, dont les catégories et les divisions s'effacent au profit du tout, la classe : grèves économiques et politiques, grèves de masses et grèves partielles, grèves de démonstration ou de combats grèves générales touchant des secteurs particuliers ou des villes entières, luttes revendicatives spécifiques ou batailles de rue, combats de barricades, toutes ces formes de lutte se croisent ou se côtoient, se traversent ou débordent l'une sur l'autre : c'est un océan de phénomènes éternellement nouveaux et fluctuants; " il n'existe pas deux espèces de luttes distinctes de la classe ouvrière, l'une de caractère politique, et l'autre de caractère économique, il n'y

a qu'une seule lutte de classe visant à la fois à limiter les effets de l'exploitation capitaliste et à supprimer cette exploitation en même temps que la société bourgeoise.

- La conscience de classe ne se formait et ne se développait pas uniquement dans le moule des organisations déjà formées (partis et syndicats), par une longue "éducation", mais aussi et surtout dans la révolution, où elle devient "concrète et active" : la révolution accélère la prise de conscience du prolétariat et lui donne rapidement la meilleure "éducation", celle de la lutte, qui exige "une somme d'idéalisme".

- C'était une erreur de croire que l'organisation (syndicale et parti) pouvait bureaucratiquement et mécaniquement engendrer la lutte de classe. Au contraire, la lutte fait naître l'organisation générale du prolétariat : "L'évolution dialectique vivante ... fait naître l'organisation comme un produit de la lutte". Si réorganisation du prolétariat comme un tout naissait de la lutte, il n'y avait nul rejet "spontanéiste" de l'organisation politique. Celle-ci restait "l'avant-garde la plus éclairée et la plus consciente du prolétariat". Seulement, son rôle et sa fonction se modifiaient ; ils n'étaient plus d'"éduquer", d'organiser et de diriger techniquement la lutte de classe, mais de l'orienter politiquement : "... la tâche de la social-démocratie consistera non pas dans la préparation ou la direction technique de la grève, mais dans la direction politique de l'ensemble du mouvement. "

Cette brochure a incontestablement servi de base théorique et politique au courant de la Gauche marxiste allemande et hollandaise, et plus tard du communisme de gauche, à partir de 1919. Le grand absent, aussi bien chez Roland Holst que chez Luxemburg et Pannekoek, jamais mentionné en toutes lettres, était le soviét ouvrier de Pétrograd, dont le rôle avait été immense dans la première révolution russe; jamais ne furent analysés et reconnus le rôle et la fonction des conseils ouvriers. Dans le cadre de la lutte contre le révisionnisme et le réformisme, Luxemburg ne citait que l'exemple de la création des syndicats russes en 1905, pour l'opposer aux syndicats réformistes allemands.

Seul, et de façon isolée, Trotsky - et sans que cela ait d'écho dans la Gauche germano-hollandaise avant 1914 - montrait le rôle fondamental des conseils ouvriers comme " l'organisation même du prolétariat ", dont le but est la lutte " pour la conquête du pouvoir révolutionnaire " (70). D'autre part, à peine mentionnée par Roland Holst, la question de l'Etat et de sa destruction, comme Etat capitaliste, au terme de la révolution, n'était pas abordée par Rosa Luxemburg. Lorsque la discussion reprit de plus belle, à partir de 1909, entre cette fois Kautsky et la Gauche marxiste, ce fut Pannekoek qui, pour la première fois posa clairement cette question.

### **c) Le combat contre le " centrisme " kaustkyste**

La grève de masses révolutionnaire en Russie avait eu un écho considérable en Occident, contrairement aux assertions des réformistes. En 1905, en Allemagne, il y avait eu 500.000 grévistes, plus en une année que pendant la décennie 1890-1900; plus que n'importe quelle année entre 1848 et 1917.<sup>71</sup> L'échec électoral de 1907 du SPD, après la vague nationaliste des élections dites " hottentotes ", - du nom d'une tribu du Sud-Ouest africain convoité par l'impérialisme allemand -, la faiblesse de la lutte de classe de 1907 à 1909 avaient permis au réformisme de se renforcer et de s'afficher publiquement en Allemagne. Ce phénomène de renforcement des courants réformiste et révisionniste était d'ailleurs international. La Gauche marxiste en Hollande en avait fait l'amère expérience. En Russie, se développait dans le POSDR un courant dit " liquidateur ", favorable à l'action légale et à l'action commune avec les libéraux. Le congrès international de Stuttgart (1907), malgré l'amendement très radical proposé par Lénine, Luxemburg et Martov pour la transformation d'une guerre éventuelle en révolution, montrait une évolution très nette de la direction des partis social-démocrates vers la droite, et cela sur toutes les questions de principes.

A partir de 1910, le débat sur la grève de masses et la révolution, que la direction du SPD croyait avoir enterré, va resurgir. D'abord, sous l'effet du début du chômage et de la baisse des salaires, les

grèves reprennent massivement. En second lieu, avec les menaces de guerre mondiale toujours plus précises, la question de l'utilisation de la grève de masses comme moyen de mobiliser le prolétariat contre ces menaces se pose dans toute sa gravité. Enfin, de façon générale, les directions social-démocrates, refusant d'utiliser l'"arme" de la grève de masse préconisent une politique de manifestations et grèves générales pour des réformes électorales et pour le suffrage universel. Cette politique de démobilisation sur le terrain parlementaire est pratiquée dès 1909 en Allemagne, dès 1911 aux Pays-Bas ("Mardis rouges") (72); et en 1913 en Belgique.

C'est à ce moment que s'accomplit la scission idéologique au sein du courant orthodoxe marxiste en Allemagne. Kautsky se rallie aux positions réformistes de la direction de Bebel et se rapproche de Bernstein qui, sur la question de la grève de masses, défendait une position "centriste" d'utilisation de cette forme de lutte comme "arme défensive". C'est en fait toute la future tendance des Indépendants "qui constituera l'USPD en 1917- qui est en germe et s'oppose au courant "radical de gauche" symbolisé par Rosa Luxemburg et Pannekoek.

Le débat sur la grève de masses fut rouvert en 1910 par Rosa Luxemburg, qui publia un article (73) qui fut refusé et par le quotidien "*Vorwärts*" et par la "*Neue Zeit*" de Kautsky, qui considéraient que la question était déjà "tranchée"; et que toute polémique publique revenait "à faire connaître à l'adversaire nos propres points faibles" (74). En fait, avec 5 ans de retard, Kautsky reprenait exactement les mêmes arguments que les révisionnistes avaient jadis utilisés contre la Gauche.

Pour Kautsky, il fallait montrer que la grève de masses en Russie était spécifique à ce pays, pays "arriéré" économiquement. L'action des ouvriers russes était l'expression de "conditions désespérées" que le prolétariat occidental était loin de vivre. D'ailleurs, affirmait-il en faisant une entorse à la vérité historique, "de telles grèves démonstratives n'ont encore jamais eu lieu en Europe occidentale" (75). La conception de la grève de masses révolutionnaire serait "absolument

incompatible avec les conditions d'un pays industriel ", jouissant de " droits politiques " et d'un meilleur niveau d'existence. La crise économique, dont les " radicaux " soulignaient l'importance pour le surgissement de mouvements de classe spontanés en Occident, est défavorable à la révolution et aux grèves de masse; le prolétariat n'a comme arme que les manifestations de rue revendicatives. La grève de masses en Occident serait plus propre à enthousiasmer les ouvriers en période de prospérité économique : " ... en période de crise, le prolétariat ne fait pas montre d'autant de combativité et en période de prospérité d'autant d'élan révolutionnaire. .. En période de crise, il est plus facile de faire de grandes manifestations de rue que des grèves de masse. En temps de prospérité, le travailleur peut s'enthousiasmer davantage pour une grève de masse qu'en temps de crise. " (76).

Kautsky voulait bien concéder qu'il puisse y avoir des " grèves démonstratives locales ", mais jamais de grèves généralisées. Tout au plus une grève de masse en Occident serait purement défensive et exercée comme " moyen de coercition " contre le gouvernement. La seule stratégie possible était une " stratégie d'usure " du pouvoir en place, de " grignotage " des positions de la bourgeoisie, et non une " stratégie d'anéantissement " du capitalisme. Pour justifier son argumentation, Kautsky se référait non à l'histoire de la période de grèves de masses avant et après 1905, mais à l'histoire antique... celle d'Hannibal, en lutte contre Rome. Poussé dans ses retranchements par Rosa Luxemburg et Pannekoek, Kautsky reprenait les mêmes arguments qu'il avait dénoncés chez ses anciens adversaires révisionnistes :

- la tactique parlementaire est préférable à l'action de masse révolutionnaire et même aux grèves politiques " une victoire électorale produit une impression beaucoup plus forte " ;<sup>77</sup>
- les actions de masse sont des actions de rue d'une foule inconsciente. S'inspirant de la *Psychologie des foules* du sociologue conservateur Gustave Le Bon (78), Kautsky affirmait ainsi : " Les actions de

la masse peuvent être aussi bien réactionnaires, voire carrément absurdes ”; <sup>78</sup>

- finalement, l'utilisation de l'action de masse inorganisée, non contrôlée par la social-démocratie et les syndicats, menaçait l'existence du mouvement ouvrier et révolutionnaire : “ Le caractère imprévisible des actions de masse inorganisées a souvent été fatal à des mouvements et partis d'opposition, notamment révolutionnaires ” (78).

Dans sa réponse à Kautsky, Rosa Luxemburg reprenait toute son argumentation antérieure, exposée dans *Grève de masses, parti et syndicats*, en l'accentuant. Elle montrait la nécessité pour le prolétariat de “ passer résolument à l'offensive ”, laquelle décision ne pouvait jaillir que des masses elles-mêmes. Les arguments de Kautsky étaient en réalité des paravents pour “ freiner ” le mouvement (79), soulignait-elle dans un article qui était tout un programme : “ Usure ou combat ? ”.

Revenant sur le fond, dans l'article “ Théorie et pratique ” (80), elle soulignait trois points fondamentaux dans le débat sur la grève de masses :

- par sa concentration prolétarienne gigantesque à Pétrograd et Moscou, la Russie préfigurait la révolution en Europe. La Russie loin d'être arriérée du point de vue de la croissance capitaliste témoignait d'un “ niveau élevé de développement capitaliste ”;
- la grève de masses ne désorganisait pas et n'affaiblissait pas plus le mouvement ouvrier. Au contraire, elle “ payait ”. La grève de masses russe avait permis “ d'avantage de conquêtes au plan économique, social et politique que le mouvement syndical allemand au cours de ses quatre décennies d'existence ”;
- les grèves en Occident reprenaient avec force; le danger qui les menaçait était la capacité de la social-démocratie de “ bel et bien paralyser la plus belle action de masse en adoptant une tactique oscillante et sans énergie ”. Et de façon optimiste, Rosa Luxemburg concluait qu'il ne s'agissait pas

de mener le combat contre la direction du parti et des syndicats; les masses elles-mêmes se chargeraient “ d’écarter ses dirigeants qui vont à contre-courant du mouvement tumultueux ”.

Souvent dans ce débat, Rosa Luxemburg restait sur le terrain choisi par Kautsky et la direction du SPD. Elle appelait à inaugurer les manifestations et grèves pour le suffrage universel par une grève de masse et proposait comme mot d’ordre “ transitoire ” mobilisateur celui de “ lutte pour la République ”. Sur ce terrain, Kautsky pouvait lui répliquer que “ vouloir inaugurer une lutte électorale par une grève de masses, c’est une absurdité ”. De plus, prenant la balle au bond, Kautsky affirmait que, fondamentalement, le contenu de la social-démocratie était autre que le socialisme “ abstrait ” : “ Social-démocratie continuera en soi à signifier républicain ” (81).

Tout autre était le terrain choisi par Pannekoek, qui, entre 1910 et 1912, se lança, soutenu par la Gauche de Brême et les tribunistes hollandais, dans un débat de fond contre Kautsky. Depuis 1909, les relations des tribunistes avec ce dernier s’étaient notablement détériorées, d’abord en raison de la scission de mars 1909, ensuite et surtout en raison de la parution du livre de Pannekoek sur les *Divergences tactiques dans le mouvement ouvrier*. Ce livre, outre sa conception théorique générale, orientée contre le révisionnisme, était l’un des premiers jalons de la rupture de la Gauche marxiste avec le parlementarisme et le syndicalisme de la II<sup>e</sup> Internationale.

#### **d) La nouvelle tactique de l’action de masse. - Pannekoek contre Kautsky. - La question de l’Etat**

Prudemment, en préliminaire, Pannekoek soulignait que le parlementarisme avait joué un rôle considérable dans l’histoire du prolétariat : “ Le parlementarisme a [...] métamorphosé le prolétariat, créé par l’énorme développement du capitalisme, en une classe consciente et organisée, apte à la lutte. ” (82) Vite, il soulignait qu’il ne pouvait servir d’instrument de domination du prolétariat; il était

plutôt “ la forme de domination politique normale de la bourgeoisie ”. Et il mettait en garde contre l'électoratisme (“*Nur-Parlamentarismus*”, ce qu'il nommait le “ Rien-que-le-parlementarisme ”) développé dans la social-démocratie. En cela, la position de Pannekoek et des tribunistes était dans le droit fil de Marx et Engels qui dénonçaient le “ crétinisme parlementaire ”. Sur ce point, Rosa Luxemburg et la Gauche hollandaise et allemande avaient une position concordante.

Sur la question syndicale, la position des Hollandais était beaucoup plus radicale que celle de Rosa Luxemburg. Tout en préconisant, comme elle, la soumission des syndicats au parti et à son programme révolutionnaire, et la fusion de la lutte politique et syndicale “ en une lutte unifiée contre la classe dirigeante ”, Pannekoek affirmait l'impossibilité de mener une lutte révolutionnaire avec les syndicats. Structurellement, les syndicats se situaient sur le terrain non de la lutte de classe mais de l'Etat bourgeois, et en conséquence ne pouvaient être des organes de lutte révolutionnaires : “ ...les syndicats ne se posent nullement en adversaires du capitalisme, mais se situent sur le même terrain que lui... Les syndicats ne sont pas l'organe direct de la lutte de classe révolutionnaire; ils ne se fixent pas comme but le renversement du capitalisme. Loin de là, ils constituent un élément nécessaire à la stabilité d'une société capitaliste normale. ” Cette analyse, fort contradictoire d'ailleurs, annonçait le rejet de la structure syndicale comme instrument de lutte, et même de toute structure syndicale “ révolutionnaire ”. Définie comme “ syndicaliste ” par Kautsky (83), la Gauche de Pannekoek contenait en germe tout l'antisindicalisme de principe de la Gauche communiste des années 1920.

La critique de Pannekoek contre Kautsky, pleinement mûrie en 1912 dans ses textes *Action de masse et révolution* et *Théorie marxiste et tactique révolutionnaire* (84), était une vision politique et théorique dans une large mesure plus profonde que celle de Rosa Luxemburg, qui dans ce débat ne sortait pas du terrain choisi par Kautsky.

Tout d'abord, Pannekoek montrait la convergence de l'ancien radicalisme de Kautsky avec le



révisionnisme; le “ radicalisme passif ” du centre kautskyste avait une finalité bien précise, le dévoiement de la lutte révolutionnaire sur le terrain parlementaire et syndical : “ Ce radicalisme passif converge avec le révisionnisme au sens où il débouche sur l’épuisement de notre activité consciente dans le combat parlementaire et syndical. ” Du point de vue théorique, le kautskysme était une non-volonté d’action et un fatalisme, convergeant avec la vision apocalyptique et catastrophiste de la révolution chez les anarchistes, où elle apparaît comme le “ miracle ” d’un Grand Soir : “ (Le radicalisme passif) prévoit des explosions révolutionnaires qui se présentent comme des cataclysmes tout à coup surgis, comme d’un autre monde, indépendamment de notre volonté et de notre action, et qui viennent donner le coup de grâce au capitalisme. ”<sup>85</sup>

Les points majeurs de la critique révolutionnaire du kautskysme, définitivement assimilé au révisionnisme par la Gauche hollandaise, étaient les suivants :

- le Capital, à l’ère de l’impérialisme et des grandes coalitions capitalistes, ne peut plus accorder de réformes durables au prolétariat, qui est condamné à des actions défensives contre la détérioration de ses conditions d’existence. La grève de masse est la forme typique de la lutte de classe à l’ère de l’impérialisme et elle cesse d’être une lutte pour des réformes : “ ...La lutte de classe gagne en acuité et tend à se généraliser. La force motrice du combat, ce n’est plus l’espoir d’améliorer sa situation, c’est, de façon croissante, la triste nécessité de faire face à la détérioration de ses conditions de vie. Les actions de masse sont une conséquence naturelle du développement du capitalisme moderne en impérialisme; elles sont sans cesse davantage la forme de combat qui s’impose contre lui. ”
- l’action de masse apparaît tantôt comme “ un correctif à l’action parlementaire ” tantôt comme une “ activité politique extraparlamentaire de la classe ouvrière organisée ”.<sup>86</sup> Elle est surtout une action spontanée, regroupant la majorité des ouvriers, active et consciente, et donc dotée de sa propre organisation et de sa discipline. Sans donner un nom précis à cette organisation, Pannekoek

soulignait un fait majeur : la capacité d'auto-organisation du prolétariat luttant massivement par des moyens extraparlimentaires : “ (La masse) était passive, elle devient une masse active, un organisme doté de sa vie propre, cimentée et structurée par elle-même, dotée de sa propre conscience et de ses propres organes. ”

- dans l'action de masse, le rôle du parti est décisif; il est un facteur actif, catalysant l'action révolutionnaire qu'il dirige et organise, “ parce qu'il est porteur d'une partie importante de la capacité d'action des masses ”. Mais ce rôle dirigeant est plus spirituel que matériel; le rôle du parti n'est pas de commander le prolétariat, à la manière d'un état-major militaire : “ (Le parti) n'est pas porteur de l'entière volonté du prolétariat dans son ensemble, Il ne peut donc lui donner l'ordre de se mettre en marche comme on commande à des soldats. ” (87).

- La confrontation violente du prolétariat avec l'Etat, porteur de tous les moyens de répression, ne peut arrêter le prolétariat; la classe dominante peut détruire la forme de l'organisation prolétarienne, non son “ esprit ” qui persiste dans des masses ouvrières éduquées dans un esprit d'organisation, de discipline et de cohésion. Aussi, “ (l'Etat) ne peut détruire que l'enveloppe extérieure de l'organisation du prolétariat, pas son être même ”. Cela se vérifie pleinement dans l'action révolutionnaire où l'organisation se renforce, et dans le feu de l'expérience, devient “ solide comme l'acier ”.

- finalement, Pannekoek affirmera que le parti politique ne peut être une organisation de masses, mais un noyau solide et compact qui ne peut se substituer à la volonté des masses : “ Mais “ nous ” ne sommes pas les masses; nous ne sommes qu'un petit groupe, un noyau. Ce n'est pas ce que nous voulons, mais ce que la masse fait, qui détermine le cours des événements. ” (88). Cette conception sera largement développée par la Gauche communiste germano-hollandaise dans les années 1920, en particulier le KAPD.

Néanmoins, l'apport essentiel de Pannekoek dans le débat sur la grève de masses résidait moins dans son analyse du rôle du parti, largement partagée par Rosa Luxemburg, que dans celle de la finalité de la révolution. Si chaque grande grève de masse, notait en 1912 Pannekoek, " revêtait maintenant l'aspect d'une explosion, d'une révolution en petit " <sup>89</sup>, c'est parce qu'elle s'inscrivait dans un processus de longue haleine, de confrontation et finalement de destruction de l'Etat capitaliste : " Le combat (du prolétariat ne cesse qu'avec la complète destruction de l'organisation étatique. "

Cette nouvelle conception des rapports entre prolétariat et Etat était aux antipodes de celle de la social-démocratie officielle et de Kautsky. Pour ce dernier, il n'y avait pas de changement dans la tactique de la social-démocratie, malgré la Révolution russe. Il s'agissait de prendre le pouvoir, tel qu'il existait, dans l'Etat, par la majorité parlementaire, et en aucun cas détruire le pouvoir d'Etat et son appareil étatique : " ...Le but de notre combat politique demeure le même qu'il était auparavant : nous emparer du pouvoir d'Etat en conquérant la majorité au Parlement et assurer la prééminence du Parlement sur le gouvernement. Mais la destruction du pouvoir d'Etat jamais... Jamais au grand jamais ce processus ne peut déboucher sur la destruction du pouvoir d'Etat, mais toujours sur un déplacement des rapports de force à l'intérieur du pouvoir d'Etat. " La " conquête " de l'Etat, selon Kautsky, était donc un processus graduel, pacifique, par la voie parlementaire, s'effectuant de l'intérieur de l'appareil d'Etat.

Sept ans avant que Lénine ne reprenne en 1917 ce débat sur la question de l'Etat dans *L'Etat et la Révolution* - en s'appuyant très largement et avec retard sur Pannekoek (90) - en 1910, Pannekoek dans sa brochure *Les moyens de puissance du prolétariat*, <sup>91</sup> posait avec une surprenante netteté le problème : " La lutte du prolétariat n'est pas seulement une lutte contre la classe capitaliste pour le pouvoir d'Etat, mais une lutte contre le pouvoir d'Etat. ". (92) Si, selon Lénine, l'exposé de Pannekoek, manquait de " clarté et de précision ", il contenait en germe l'idée, déjà développée par Marx et Engels, et reprise constamment après 1917 par la Gauche marxiste, que le prolétariat ne pouvait se

contenter de conquérir tel quel l'ancien pouvoir d'Etat; il devait en démolir toute la machinerie (police, armée, justice, administration) pour le remplacer par un nouvel appareil d'Etat.

De quel type serait ce nouveau pouvoir d'Etat; quelle serait la forme de la "dictature du prolétariat" qui s'édifierait sur les ruines du pouvoir d'Etat bourgeois, sur ces questions les réponses de Pannekoek et de la Gauche hollandaise restaient vagues, faute d'expérience historique de grande ampleur. La réponse n'était cependant pas - ce que prétendait Kautsky (93) - celle de l'anarchisme : destruction de tout pouvoir d'Etat, sans conquête du pouvoir politique. Dans une brochure parue en 1906 (*Bouleversements dans l'Etat futur*), Pannekoek affirmait que la conquête nécessaire du pouvoir politique par le prolétariat était un "processus de long terme, qui peut peut-être s'étendre sur des décennies avec des avancées et des reculs". Abordant la période de transition du capitalisme au socialisme, il affirmait fortement aussi que la dictature du prolétariat ne pouvait se confondre ni avec l'étatisation ni avec une forme quelconque de "capitalisme d'Etat".<sup>94</sup>

En fait pour Pannekoek, la période de transition était conditionnée par la réalisation de trois conditions :

- "la domination politique de la classe ouvrière" sur la société et l'économie;
- la "démocratie ouvrière";
- le "relèvement et l'amélioration de la situation quotidienne de la masse populaire travailleuse", par une "puissante élévation de la productivité du travail", et "l'élévation du niveau culturel". Le socialisme était moins une "violente suppression de la propriété privée" et un bouleversement des rapports juridiques de propriété que d'abord et avant tout "une suppression de la pauvreté et de la misère".

L'Etat de la période de transition, tel qu'il était envisagé avant 1914 par les "radicaux" hollandais,

pouvait parfaitement subsister avec un Parlement et des conseils communaux. Il serait à la fois un gouvernement, une administration, un Parlement, mais surtout basé sur des “ comités pour toutes sortes de buts ”. Sans utiliser le terme, cet Etat se réduirait à n’être qu’un demi-Etat dont les tâches seraient essentiellement économiques, et dont la domination politique tendrait à disparaître : “ L’Etat sera un corps à fonctions économiques, qui n’a plus besoin d’exercer sa propre domination.” La Gauche hollandaise n’allait pas plus loin dans son analyse de ces problèmes complexes. Ce dont elle était sûre, c’est que le socialisme signifierait la sortie définitive de “ l’époque animale de l’humanité ”.

#### **4. GUERRE OU REVOLUTION MONDIALE**

Les débats sur la grève de masse, à partir de 1910, ne se situaient plus seulement sur le terrain de la perspective révolutionnaire ouverte par la première révolution russe. Le développement de l’impérialisme et du militarisme posaient l’alternative guerre ou révolution. Les grèves de masses en Occident se plaçaient pour la gauche germano-hollandaise directement sur le terrain immédiat de la lutte contre la guerre et l’impérialisme. L’enjeu du débat se déplaçait : il n’était plus réforme ou révolution, mais impérialisme ou socialisme, nationalisme ou internationalisme, guerre ou révolution mondiale.

##### **a. Crise et impérialisme**

La théorie de la grève de masse chez Pannekoek était étroitement liée à sa conception de l’impérialisme. Mais l’impérialisme chez Pannekoek n’apparaissait nullement comme la conséquence d’un déclin du capitalisme, parvenu au terme de son expansion. Sa conception rejoignait celle de Radek, reprise plus tard par Lénine et Boukharine : le capitalisme n’était rien d’autre que l’exportation de capital et la mainmise des Etats capitalistes sur les sources de matières premières, en particulier

dans les colonies. De ce point de vue, la conception de Pannekoek s'éloignait totalement de celle de Rosa Luxemburg, exposée dans *L'accumulation du capital* (1913), qui montrait que l'impérialisme non seulement était une tendance du capitalisme qui s'imposait à tous les pays développés, mais le conduisait directement à son déclin.

Pour Rosa Luxemburg, l'impérialisme traduisait non seulement les difficultés croissantes du capitalisme à trouver de nouveaux champs d'accumulation du capital et des marchés extracapitalistes solvables, mais encore le déclin historique d'un système dont l'effondrement était inévitable. Ainsi, sur la base du déclin économique du système capitaliste entré dans une crise mortelle, germais la possibilité objective d'une révolution prolétarienne.

Pannekoek était loin de nier le rôle de la crise économique comme facteur décisif posant objectivement la nécessité de la révolution prolétarienne. En 1913, au moment où le livre de Rosa Luxemburg était déjà paru, Pannekoek soulignait nettement que la crise était un facteur déterminant de la crise révolutionnaire : " La crise secoue et ne laisse naître aucun sentiment de calme et de sécurité, le changement de conjoncture pousse l'esprit à la réflexion et révolutionne les têtes. Ainsi les crises contribuent dans une large mesure à révolutionner le mouvement ouvrier et à le maintenir révolutionnaire. " <sup>95</sup>

Tout en étant d'accord avec Rosa Luxemburg sur la nouvelle période de crises dans laquelle était entré le système capitaliste, Pannekoek refusa de suivre les explications théoriques de Rosa Luxemburg, sur la nature de l'impérialisme. Il se rangea même au côté des adversaires les plus déterminés de la théorie de l'accumulation du capital chez Rosa Luxemburg. La condamnation de la théorie de cette dernière reposait en fait sur un malentendu. mais aussi sur une divergence d'interprétation des lois d'accumulation du capital. Le malentendu se trouvait dans le concept de nécessité historique de l'impérialisme ". Selon Pannekoek, Rosa Luxemburg faisait de l'effondrement

du capitalisme, parvenu à son stade impérialiste, une “ nécessité mécanique ”. Pour lui, l'impérialisme ne pouvait être rien d'autre que “ la forme particulière d'expansion de cette époque ”, dont les conséquences étaient le militarisme et l'exacerbation des antagonismes sociaux. L'impérialisme était nécessaire non pas économiquement, mais socialement. Il était fondamentalement une question de pouvoir ”, de rapport social entre les classes, non une nécessité économique née de la saturation du marché mondial. Il était “ nécessaire ” aussi longtemps que la force du prolétariat ne s'était développée au point de détruire le pouvoir de la bourgeoisie.<sup>96</sup>

La divergence, de taille, entre Rosa Luxemburg et Pannekoek ne se trouvait pas dans les conséquences sociales et politiques de l'impérialisme, mais dans l'interprétation du phénomène de la crise du capitalisme. Pour Pannekoek, le capitalisme n'avait aucun problème économique de marchés à résoudre. Le système trouvait naturellement des “ débouchés pour tous les produits ”. Il n'y avait aucun problème d'absorption des marchandises sur des marchés extracapitalistes (colonies, classes autres que prolétaires et capitalistes : “ Les acheteurs sont les capitalistes et les ouvriers eux-mêmes... Il n'existe donc aucun problème à résoudre. ” (97). Ainsi, les crises ne trouvaient pas leur origine dans la perturbation de la circulation du capital et des marchandises sur un marché mondial devenu trop étroit, mais “ dans le mécanisme de la production elle-même ”. A cette position, Pannekoek restera imperturbablement fidèle toute sa vie. Pour lui, les schémas donnés par Marx dans *le Capital*, sans tenir compte de l'évolution du capitalisme et de la saturation des marchés, suffisaient. Les crises économiques n'étaient en fait pour Pannekoek que des perturbations régulières ne marquant pas une tendance à l'effondrement du système; leur intérêt était uniquement social et politique : leur utilisation comme condition de la liquidation du capitalisme, pour autant que le prolétariat conserve intacts ses “ moyens de puissance ” : conscience, organisation et unification.

Les positions de Pannekoek sur l'impérialisme débouchaient en réalité sur une stratégie, plus ou moins claire, celle de l'anti-impérialisme. Pour lui, l'expansion impérialiste du capitalisme débouchait

sur des phénomènes politiques dont la conséquence était l'accentuation de la crise économique du système tout entier. En 1912, dans une vision rejoignant celle de Lénine, il écrivait : “ La révolution politique de l'Asie, la révolte de l'Inde, la rébellion du monde musulman s'opposent à une plus grande extension du capitalisme européen et constituent pour lui une entrave décisive. ”. <sup>97</sup> Il croyait voir dans ces mouvements “ le signal de la lutte du prolétariat européen pour son émancipation ”. <sup>98</sup> C'était poser le problème de la question nationale et de l'internationalisme.

### **b. Nation ou Classe ? La question nationale**

Comme tous les tribunistes, Pannekoek considérait en 1909 encore que le socialisme devait “ se prononcer pour le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, contre toute exploitation et oppression, et contre l'absolutisme ”. (98bis) Position classique dans le mouvement ouvrier. Mais si les marxistes de gauche devaient se prononcer contre toute exploitation et oppression de type national et colonial cela impliquait-il pour eux de rechercher des “ solutions nationales ” à celles-ci, et donc de soutenir la bourgeoisie nationale des pays revendiquant indépendance ou autonomie?

Cette vision des tribunistes va être profondément modifiée par Pannekoek lui-même, à partir de 1912, dans un sens rigoureusement antinational et internationaliste.

Cette conception antinational et internationaliste s'était trouvée exposée dans toute sa netteté par Marx et Engels en 1848, lorsqu'ils avaient fortement souligné que “ les prolétaires n'ont pas de patrie ”. La catégorie Classe prédominait sur la catégorie Nation, et celle-ci avec la disparition des “ démarcations nationales et des antagonismes entre les peuples ” était historiquement transitoire et appelée à disparaître. Cependant, dans une période d'ascendance du mode de production capitaliste étendant progressivement sa domination sur le marché mondial et faisant surgir de nouvelles nations capitalistes, les fondateurs du marxisme laissaient une place aux revendications des nationalités,



dans la mesure où se créaient des “ nations historiques ” allant dans le sens du développement du capitalisme, et donc de sa disparition ultérieure. La politique des théoriciens du socialisme scientifique était loin d’être cohérente. Rejetant la “ nation ” tchèque, ils considéraient, ainsi Engels en 1882, qu’il ne pouvait y avoir en Europe que deux nations, la Pologne et l’Irlande, ayant “ non seulement le droit mais le devoir d’être nationales avant d’être internationales ”. Et, dans une lettre à Lafargue du 20 juin 1893, le même Engels considérait que “ sans l’autonomie et l’unité rendues à chaque nation, ni l’union internationale du prolétariat, ni la tranquille et intelligente coopération de ces nations à des fins communes ne saurait s’accomplir ”.<sup>99</sup> Cette dernière position, quelque peu contradictoire avec celle de 1848, allait être celle de la II<sup>e</sup> Internationale.

Il revint à Rosa Luxemburg de remettre en cause cet ultime schéma en 1896, à propos de la question polonaise. Il s’agissait pour elle de “ revoir les vieilles idées de Marx sur la question nationale ”. Rejetant l’indépendance de la Pologne, comme contraire aux objectifs prolétariens, elle admettait cependant encore la “ libération nationale ” des peuples chrétiens de l’empire turc. Cependant, en 1908, dans son texte *La Question nationale et l’autonomie*, Rosa Luxemburg rejetait définitivement toute idée de concilier “ libération nationale ” et lutte de classe du prolétariat.

Il s’agissait de rejeter le concept de “ nation ” comme porteur de l’idéologie bourgeoise et destructeur de la conscience de classe: “ ...Un tel concept de ‘nation’ est en fait l’une de ces catégories de l’idéologie bourgeoise que la théorie marxiste a soumises à une révision radicale en montrant que derrière un voile aussi mystérieux que le sont les concepts de ‘liberté bourgeoise’, ‘égalité devant la loi’, etc., se cache toujours un contenu historique précis. Dans la société de classes, il n’y a pas de nation en tant qu’entité sociopolitique homogène ; en revanche dans chaque nation il y a des classes aux intérêts et aux ‘droits’ antagonistes. ”.<sup>100</sup>

La position théorique et politique de Rosa Luxemburg se trouvait aux antipodes de celles défendues

par les principaux “ ténors ” de l’Internationale, qui laissaient se développer une idéologie patriotique et nationaliste dans les rangs du mouvement ouvrier. Jaurès, ainsi, proclamait que le socialisme serait “ l’universelle patrie des nations indépendantes et amies ”. Kautsky, déjà “ centriste ”, affirmait en 1909 : “ Nous ne sommes pas antinationaux, pas plus que nous ne sommes hostiles ou même indifférents à la personnalité. ” Et à Bauer, le spécialiste des nationalités dans le parti austro-hongrois, il reprochait de ne pas avoir opéré une “ synthèse fondamentale entre nationalisme et internationalisme ”.<sup>101</sup>

L’intervention de Pannekoek sur la question nationale, en 1912, se fit sous forme de brochure, qui sous le titre *Lutte de classe et nation* parut à Reichenberg, ville industrielle de Bohême (Sudètes). Elle allait dans le même sens que celle de Josef Strasser, membre de l’extrême gauche autrichienne. *L’Ouvrier et la nation*, publiée simultanément par Strasser au même endroit, était le complément de l’opuscule de Pannekoek et le prolongeait parfois dans un sens plus radical.<sup>102</sup> Leur intervention était une attaque globale contre les positions de l’austromarxiste Otto Bauer, et par ce biais contre la pénétration de l’idéologie nationale dans le parti social-démocrate d’Autriche-Hongrie. Ce parti était une fédération de six partis nationaux; il était divisé non en sections mais en nations. Les nationalistes les plus virulents au sein du *Gesamtpartei* (“ Parti total ”) étaient les séparatistes tchèques, qui avec les syndicats tchèques firent sécession en 1906. Simultanément, se développa dans le parti autrichien une tendance nationaliste, favorable à un impérialisme grand-allemand.

Le livre d’Otto Bauer, *La Question des nationalités et la social-démocratie* (1907), servit incontestablement de couverture théorique aux tendances nationalistes au sein de la social-démocratie (103). Définissant la “ Nation ” comme une communauté de langue, de caractère et de destin, Bauer défendait l’idée d’une “ individualité nationale ” propre. Dans une vision finalement très proche de Kautsky, et des autres théoriciens de l’Internationale, il soutenait que le projet socialiste se concrétiserait non par l’extinction des nations pour former une communauté mondiale, mais par une

fédération de nations : “ l’unité internationale dans la diversité nationale ”.

Dans sa brochure, et de façon paradoxale, Pannekoek reprenait la définition donnée par Bauer de la nation, c’est-à-dire l’ensemble des hommes reliés par une communauté de destin en une communauté de caractère ”. Il ajoutait la langue comme “ l’attribut le plus important de la nation, mais les nations ne sont pas pour autant identiques aux groupes humains de même langue ”. 103 bis

Mais la différence entre la conception de Bauer et celle de Pannekoek - mais aussi Rosa Luxemburg - apparaissait très vite. Contrairement à Bauer, qui faisait de la “ nation ” une catégorie éternelle, Pannekoek montrait au contraire son caractère transitoire : “ ... la nation n’est qu’une structure temporaire et transitoire dans l’histoire de l’évolution de l’humanité, l’une des nombreuses formes d’organisation qui se succèdent ou se manifestent simultanément : tribus, peuples, empires, Eglises, communautés villageoises, Etats. Parmi elles, la nation dans sa spécificité est essentiellement un produit de la société bourgeoise et c’est avec celle-ci qu’elle disparaîtra. ” (*op. cit.*, p. 166.)

C’est pourquoi, une fois formées les nations bourgeoises, sur la base de l’exploitation du prolétariat, ce dernier s’en affirmait le négateur. Entre la bourgeoisie et le prolétariat “ leur communauté nationale de destin et de caractère disparaît de plus en plus ”; et avec le développement accéléré du capitalisme contrairement aux affirmations de Bauer, “ c’est la différence de destin qui domine de plus en plus entre les deux classes antagoniques. Quant au nationalisme prolétarien, existant à l’époque des révolutions bourgeoises, il “ perd ses racines ” dès lors que la classe exploitée affronte sa “ bourgeoisie propre qui se charge de l’exploitation ”.

La seule classe, en dehors de la bourgeoisie, qui ait réellement des racines nationales et manifeste le nationalisme le plus virulent, c’est la petite-bourgeoisie. L’argumentation de Pannekoek rejoignait ici fortement celle de Strasser, qui montrait combien les “ travailleurs de la langue ” - en fait

fonctionnaires, employés, etc. – avaient un intérêt dans le maintien du cadre national leur assurant leur subsistance. Mais plus que Strasser, Pannekoek soulignait le caractère parasitaire de ces couches petites-bourgeoises attachées à des privilèges nationaux et fonctionnant comme une clientèle : “ La nation en tant que communauté solidaire constitue pour ceux qui en font partie une clientèle, un marché, un domaine d’exploitation où ils disposent d’un avantage par rapport aux concurrents d’autres nations. ” (p. 137). Leur nationalisme est celui de cliques qui luttent entre elles “ pour l’influence sur l’Etat, pour le pouvoir dans l’Etat ” (p. 148). Cette analyse sera toujours celle de la Gauche communiste, lorsqu’elle analysera les forces sociales des “ luttes de libération nationale ”.

Enfin la communauté de “ culture ”, argument ultime de Bauer, pour défendre l’idée d’ “ identité nationale ”, était un faux argument. La seule culture valable pour le prolétariat d’un pays donné serait la culture socialiste, qui n’a rien de national et se dresse contre l’ensemble du monde bourgeois : “ Ce que nous appelons les effets culturels de la lutte de classe, l’acquisition par le travailleur d’une conscience de soi, du savoir et du désir de s’instruire, d’exigences intellectuelles élevées, n’a rien à voir avec une culture nationale bourgeoise, mais représente la croissance de la culture socialiste. Cette culture est un produit de la lutte qui est une lutte contre l’ensemble du monde bourgeois. ” (p. 153-154.)

La lutte de classe internationale, en se développant dans tous les pays, révélait avec éclat l’essence internationale et internationaliste du prolétariat. Ce caractère international du prolétariat ne cessait de croître, à l’époque moderne, lorsque dans les grèves de masses les ouvriers échangent et s’empruntent mutuellement théorie et tactique, méthodes de lutte. Par définition, le prolétariat était une armée unique, provisoirement dispersée dans des bataillons nationaux pour combattre le même ennemi capitaliste mondial : “ Le prolétariat de tous les pays se perçoit comme une armée unique, comme une grande union que seules des raisons pratiques - puisque la bourgeoisie est organisée en Etats et que par conséquent de nombreuses forteresses sont à prendre - contraignent à se scinder en

plusieurs bataillons qui doivent combattre l'ennemi séparément. " (p. 160.)

Pour cette raison, soulignait Pannekoek, le rôle du marxisme était de faire une œuvre constante de propagande pour renforcer la conscience de classe des ouvriers, leur sentiment d'appartenir à une même armée mondiale. La puissance du fait national était directement proportionnelle à l'étouffement du sentiment de classe. Le fait national " est une entrave à la lutte de classe dont la puissance préjudiciable doit être dans la mesure du possible éliminée ". C'est pourquoi Pannekoek, à la suite de Rosa Luxemburg, préconisait un rejet net de toute indépendance nationale, en Europe, et particulièrement en Autriche-Hongrie et Pologne. Tout comme les antagonismes religieux, les affrontements nationaux ou nationalitaires étaient un moyen de diversion de la lutte de classe, " un moyen excellent de diviser le prolétariat, de détourner son attention de la lutte de classe à l'aide de slogans idéologiques et d'empêcher son unité de classe ". (p. 186.)

Ainsi, la politique du marxisme de gauche sur la question nationale n'était pas une utopie. C'était non un appel à une " éthique " internationaliste, mais une politique pratique se dressant contre une force réelle, l'idéologie bourgeoise nationaliste, dont la finalité était la désagrégation de l'armée internationale ouvrière, et finalement la préparation de la guerre. Cette politique active de l'internationalisme hollandais, Pannekoek la résumait en ces termes, frémissant de tout l'accent mis sur le " sentiment de classe " : " A tous les slogans comme à tous les arguments nationalistes, on répondra : exploitation, plus-value, bourgeoisie, domination de classe, lutte des classes. S'ils parlent des revendications d'une école nationale, nous attirerons l'attention sur l'indigence de l'enseignement dispensé aux enfants d'ouvriers qui n'apprennent pas plus que ce dont ils ont besoin pour pouvoir trimer plus tard au service du capital. S'ils parlent de panneaux indicateurs et de charges administratives nous parlerons de la misère qui contraint les prolétaires à émigrer. S'ils parlent de l'unité de la nation, nous parlerons de l'exploitation et de l'oppression de classe. S'ils parlent de la grandeur de la nation, nous parlerons de la solidarité du prolétariat dans le monde entier. " (p. 177.)

Cette brochure de Pannekoek, écrite dans un style passionné tout autant que didactique, était l'un des plus vibrants plaidoyers jamais écrits dans la Deuxième internationale pour défendre les sentiments internationalistes de classe contre la désagrégation de ces sentiments par l'idéologie nationaliste.

Elle était en plein accord avec celle de Strasser, mais néanmoins elle s'en écartait quelque peu, dans la mesure où parfois, elle faisait des concessions à Bauer. Incontestablement, Pannekoek donnait une vision classique de l'avenir socialiste, en affirmant que l'unité économique du futur était le monde, et non l'Etat et la nation. Ainsi "cette base matérielle de la collectivité : la production mondiale organisée, transforme l'humanité future en une seule et unique communauté de destin". (p. 163). Mais à la différence de Strasser, il envisageait l'existence de "communautés de langue" dans ce monde unifié; ce qui subsisterait des "nations" serait ces "groupes de même langue", dont les rapports mutuels créeraient un langage commun. C'était sans aucun doute réintroduire le concept de "nation" pour maintenir en fait une "diversité linguistique". Mais à qui profiterait cette "diversité", dans une société sans classes, alors que Pannekoek montrait dans son argumentation que seule la petite-bourgeoise avait un intérêt à conserver la "langue nationale" ? Plus logique, Josef Strasser appelait de tous ses vœux à l'apparition d'une langue mondiale unique pour cimenter la nouvelle communauté mondiale : "Mettons donc un terme à la multiplicité des langues, faisons d'une langue la langue de communication générale, qu'on l'enseigne dans toutes les écoles du monde et elle sera bientôt langue unique et remplira par conséquent la fonction de la langue en tant que moyen de compréhension et de communication." (p. 70, *op. cit.*)

La deuxième ambiguïté, enfin, chez Pannekoek, se trouvait dans sa proposition "tactique", dans le cadre de l'Autriche-Hongrie, de préconiser l'unité du parti et des syndicats, quelle que soit la nationalité, au niveau international; mais, localement "pour des buts de propagande et d'éducation," une sous-organisation et une articulation nationales (p. 183). Toujours pour tenir compte des

“ particularités linguistiques ”, cela revenait encore à réintroduire le facteur “ national ” jusque dans l’organisation politique du prolétariat. Mais de telles ambiguïtés étaient à peine perceptibles dans ce travail extrêmement important de Pannekoek. En fait, *Lutte de classe et nation* de Pannekoek était une œuvre de combat toute orientée contre l’idéologie nationaliste, soubassement idéologique de la préparation de la guerre mondiale. De plus en plus, notait Pannekoek en 1913 - tout comme d’ailleurs Rosa Luxemburg et les tribunistes - le choix était entre action de masse, internationalisme, révolution ou bien nationalisme et guerre.<sup>104</sup>

### **c) L’alternative guerre ou révolution mondiale**

Dans un article prophétique, publié le 30 décembre 1911,<sup>105</sup> Pannekoek annonçait littéralement la perspective historique qui allait être développée pendant la guerre et servir de mot d’ordre à la fondation de l’Internationale communiste en 1919. Dans cet article, dont le titre était “ Révolution mondiale ” (*Weltrevolution*) - un terme jamais utilisé dans la Deuxième internationale -, le théoricien hollandais annonçait, avant Rosa Luxemburg, que le capitalisme était entré dans son déclin et que désormais l’issue était guerre ou révolution mondiale. Le système était entré en crise et ne pouvait plus trouver de nouveaux débouchés. La perspective nouvelle était guerre mondiale et révolution mondiale : “ Guerre et révolution accompagnent la croissance (du capitalisme), guerre mondiale et révolution mondiale signifient son déclin... Le monde non capitaliste devient toujours plus petit ; le monde capitaliste, et par là le nombre des concurrents, devient toujours plus grand... Avec la cessation de l’expansion, source de toute nouvelle prospérité, crise et chômage, misère et désespoir poussent les masses à la rébellion... A la revendication de guerre mondiale, (le prolétariat) répond par celui de révolution mondiale. ”

Cet article cependant semblait faire de l’éclatement de la guerre mondiale la condition de la révolution mondiale. De la conjoncture et de la conjonction de la crise, des guerres coloniales et de “ libération ”

nationale, des guerres européennes, débouchant sur la guerre mondiale, poindrait “ le jour de la révolution sociale ” (idem). Outre des ambiguïtés propres à la Gauche hollandaise sur la “ lutte anti-impérialiste ” et la question nationale (cf. infra), cet article hésitait en fait entre une alternative “ guerre ou révolution mondiale ” ou une perspective causale “ guerre et révolution ”, qui sembla se vérifier - dans une apparence trompeuse (106) – à l’issue de la première guerre mondiale.

Mais, par la suite, la position des Hollandais sur cette question devint beaucoup plus nuancée, et moins fataliste. Dans la polémique contre Kautsky de 1912, Pannekoek consacrait un long passage à la question de la lutte contre la guerre. Il n’y avait pas une fatalité de la guerre mondiale. Si, de façon très optimiste, Pannekoek affirmait encore que dans un prolétariat socialiste conscient l’éclatement d’une guerre ne se traduirait pas en exacerbation des sentiments nationalistes, mais “ en détermination révolutionnaire ”, il n’en soulignait pas moins que la position révolutionnaire était le contraire du fatalisme. La problématique de la classe ouvrière n’était pas “ que se passera-t-il après la guerre ? ” mais, au contraire, “ comment empêcher que n’éclate une guerre ? ”. Tout pari “ maximaliste ” sur l’issue révolutionnaire de la guerre mondiale ne pouvait traduire que le doute ou le désespoir dans les capacités révolutionnaires du prolétariat : “ Il faut désespérer de la capacité d’action autonome du prolétariat pour voir dans une guerre l’indispensable condition préalable à la révolution. ”

En réalité, la lutte contre la guerre était inséparable de la lutte pour la révolution, tout comme cette lutte pour la révolution était indissociable de la lutte contre la guerre : “ La lutte dont la guerre est l’enjeu, tout ceci devient un épisode du processus de la révolution, une partie essentielle de la lutte du prolétariat pour la conquête du pouvoir. ”<sup>107</sup>

La condition de l’éclatement d’une guerre, sur le terrain idéologique, était moins l’adhésion du prolétariat des pays européens à sa bourgeoisie et à ses mots d’ordre impérialistes qu’une absence



de résistance active : “ Le pouvoir d'Etat actuel n'a pas besoin du dévouement mais de la non-résistance passive de la majorité de la population; la seule chose qui pourrait contrarier ses plans est la résistance active des masses. ” <sup>108</sup> Une fois de plus, ce qui comptait dans cette résistance active, c'était plus “ l'esprit de la masse ” que les “ décrets du parti ”. Et, contrairement à ce que suggérait Kautsky, il était possible d'empêcher la guerre par la mobilisation des ouvriers dans les grèves de masses.

Il est certain que Pannekoek, comme la plupart des révolutionnaires de son époque, avaient tendance à sous-estimer la pénétration de l'idéologie nationaliste dans le mouvement ouvrier. Confiants en 40 années d'“ éducation socialiste ”, ils imaginaient mal un effondrement de l'Internationale et de ses partis, en particulier du parti allemand, le plus ancien et le plus puissant. Confiants dans les perspectives révolutionnaires, à l'ère de l'impérialisme et du déclin du capitalisme, ils sous-estimaient la lente pénétration de l'idéologie nationaliste dans les instances des sections de l'Internationale. Confiants dans les résolutions des congrès de l'Internationale de Stuttgart (1907) à Bâle (1912), ils n'émettaient guère de critiques explicites des déclarations nationalistes de ses dirigeants, et leurs critiques, dirigées contre le “ centre ” de Kautsky, exposées avec une grande clarté théorique, semblaient épargner les “ chefs prolétariens ” comme August Bebel. Pourtant celui-ci - à la suite de Noske qui souhaitait en 1907 que “ l'Allemagne soit la mieux armée possible, que tout le peuple allemand ait un intérêt dans les organisations militaires qui sont nécessaires pour la défense de notre patrie ” <sup>109</sup> -, ne tenait guère d'autre discours. Il déclarait, toujours en 1907, au congrès d'Essen - cité pour cela élogieusement par Kautsky en 1912, et sans que Pannekoek le relève - que la défense de la “ patrie ” était un devoir du socialisme : “ S'il nous faut vraiment défendre un jour la patrie, défendons-la, parce que c'est notre patrie, la terre sur laquelle nous vivons... Et c'est pour cette raison que nous devons, le cas échéant, défendre la patrie si nous sommes attaqués. ” <sup>110</sup>

Alors que l'Internationale tendait à se désagréger lentement, au moment du Congrès de Bâle

(novembre 1912), Pannekoek affirmait que l'Internationale n'avait jamais été " aussi forte et unie ", et que de plus en plus les ouvriers de tous les pays formaient une armée unique.<sup>111</sup>

En fait, la formation de cette " armée unique " du prolétariat n'allait poindre qu'à partir de 1917, avec le surgissement de la révolution russe et mondiale. Cette conscience d'appartenir à la même armée de la révolution mondiale fut le produit de la scission, opérée pendant la guerre, entre le courant révolutionnaire et la social-démocratie. Défaite par la vague nationaliste de 1914, la révolution se relevait en se dressant contre la guerre.

## NOTES

<sup>1</sup> Cité par Roman ROSDOLSKY, *Die revolutionäre Situation in Österreich im Jahre 1918 und die Politik der Sozialdemokraten*; p. 119-174; VSA, Berlin, 1973. Cf. aussi Jacques DROZ, " La social-démocratie en Autriche-Hongrie (1867-1914), p. 73-114, *Histoire générale du socialisme*, t. 2 (1875-1918), PUF, Paris, 1974.

<sup>2</sup> Critique des conceptions " téléologiques " des néo-kantiens, par Pannekoek, *Die Neue Zeit*, XXIII, 2, 1905, p. 428-435; 468-473.

<sup>3</sup> *Proletarier* n° 4, février-mars 1921, organe du KAPD allemand, présenta des textes de Gorter, Pannekoek et Roland Holst comme l'expression d'une " Ecole hollandaise du marxisme ".

<sup>4</sup> Pour l'Ecole du Parti social-démocrate, voir préface et annexes in R. LUXEMBURG, *Introduction à l'économie politique*, Anthopos, Paris, 1970.

<sup>5</sup> L'activité scientifique de Pannekoek s'est centrée sur les études de la structure de la Voie Lactée. Ses principales découvertes furent : celle de deux types d'étoiles rouges (géantes et naines) en 1905, en même temps qu'un Danois; celle - avec le Canadien Plaskett - de la photométrie photographique quantitative du spectre des étoiles. Il fut l'un des premiers astronomes de ce siècle à utiliser des

moyens techniques et physiques efficaces pour l'étude des étoiles : utilisation des propriétés de l'ionisation des éléments dans l'atmosphère des étoiles; utilisation de procédés photoélectriques ou photographiques pour préciser la structure de la Voie Lactée (notre Galaxie). Il s'intéressa vite à la physique atomique, à la théorie de la relativité - il rencontra Einstein, professeur honoraire à Leiden, dans les années 1920. Il participa également à de multiples expéditions scientifiques (Laponie, Sumatra), restant aussi un homme de terrain. Son activité scientifique, sous forme d'articles, s'étend de 1888 à 1957. Consacré comme astronome de renommée internationale par des "distinctions" - doctorat honorifique d'Harvard en 1936 et Médaille de la Société astronomique royale en 1951 -, Pannekoek n'est plus aujourd'hui qu'un nom parmi tant d'autres de l'histoire de l'astronomie du XX<sup>e</sup> siècle. Scientifiquement, il continua à être connu par son travail pédagogique scientifique : la publication en 1930 d'un classique "Handbuch der Astrophysik", et surtout la rédaction d'une histoire de l'astronomie, à partir de l'édition originale néerlandaise (1916), régulièrement rééditée depuis les années 1950. Cette dernière (en anglais) est l'une des plus vivantes et plus claires histoires de l'astronomie. (cf. E.P.J. VAN DEN HEUVEL, in PANNEKOEK, "*Herinneringen*", p. 219-228, *op. cit.*) En fait, le nom de Pannekoek subsiste aujourd'hui essentiellement par son activité politique révolutionnaire, en particulier ses écrits marxistes, dont une partie significative a été publiée depuis les années 1960 en plusieurs langues, sur plusieurs continents, de Hong-Kong à Mexico, de New York à Stockholm, de Melbourne à Buenos Aires, etc.

<sup>6</sup> PANNEKOEK, "Theorie en beginsel in de arbeidersbeweging", p. 602, in *De Nieuwe Tijd*, 1906.

<sup>7</sup> PANNEKOEK, *ibid.*, p. 603.

<sup>8</sup> Cf. chapitre VII, sur "Lénine philosophe" de Pannekoek..

<sup>9</sup> A. PANNEKOEK, "De filosofie van Kant en het marxisme", in *De Nieuwe Tijd*, VI, 1901, p. 612.

<sup>10</sup> PANNEKOEK, *ibidem*, 1901, p. 614.

<sup>11</sup> PANNEKOEK, "Het historische matérialisme", *De Nieuwe Tijd*, Amsterdam, 1919; en allemand in *Rätekorrespondenz*, n° 2, juillet 1934, "Der historische Materialismus", p. 12.

<sup>12</sup> Cf. S. BRICIANER, *Pannekoek et les conseils ouvriers* (anthologie de textes traduits, commentés et

annotés), EDI, Paris, 1969, p. 96-98.

<sup>13</sup> Lettre d'Engels à Mehring, 14 juillet 1893 : " L'idéologie est un processus que le soi-disant penseur accomplit sans doute consciemment, mais avec une conscience fautive. Les forces motrices véritables qui le mettent en mouvement lui -restent inconnues, sinon ce ne serait point un processus idéologique. ", in MARX-ENGELS, " Etudes philosophiques ", Editions sociales, Paris, 1977, p. 249

<sup>14</sup> *Programme communiste* - revue " bordiguiste " du " parti communiste international " - n° 56, juillet-septembre 1972 : " Sur Anton Pannekoek : marxisme contre idéalisme ou le parti contre les sectes ", p. 18-52. Cette revue affirmait : " Faisant de la révolution un problème de conscience, Pannekoek et toute la " gauche " allemande se placent résolument sur le terrain de l'idéalisme. Que cette conscience des masses soit le résultat de la lutte des classes ne change rien à la tition. Et, imperturbablement, les partisans de Bordiga ajoutaient que " la pensée de Pannekoek représente l'expression la plus achevée du matérialisme bourgeois ".

<sup>15</sup> Josef DIETZGEN, *L'essence du travail intellectuel humain*, avec une préface de Pannekoek (1902), " Champ libre ", Paris, 1973. Il existe une traduction en néerlandais par Gorter, de 1903.

<sup>16</sup> Brochure d'Engels, traduction en français, " Editions sociales ", 1966, p. 60-61. Dietzgen n'était pas ouvrier, mais maître tanneur, possédant son entreprise.

<sup>17</sup> F. MEHRING, in " Neue Zeit ", 29 oct. 1909, in " Gesammelte Werke ", Dietz, 1961, t. 13, p. 212-213.

<sup>18</sup> G. PLEKHANOV, " Œuvres philosophiques ", t. 3, Moscou, 1981, p. 100-116 : " Joseph Dietzgen ", 1907.

<sup>19</sup> Pannekoek lui-même s'élevait contre les prétentions du fils de Dietzgen et d'autres de former une théorie " dietzgéniste ", moins itrigide " et plus " idéaliste " finalement que le " marxisme étroit ". Dans un article du 12.11.1910 " Dietzgenismus und Marxismus " in *Bremer Bürgerzeitung*; reprint in BOCK, 'Pannekoek in der Vorkriegssozialdemokratie', Jahrbuch 3, Frankfurt/Main, 1975 - Pannekoek rejetait l'idée d'opposer Marx et Dietzgen : " Non pas 'dietzgénisme' ou 'marxisme étroit', mais Marx et Dietzgen, tel est le point de vue du prolétariat... Il n'y a qu'un marxisme, la science fondée par Marx de

la société et de l'homme, où les apports de Dietzgen s'y insèrent comme une partie nécessaire et importante. ”

<sup>20</sup> Cf. chapitre VII, sur “ Lénine philosophe ” vu et corrigé par Pannekoek en 1938.

<sup>21</sup> Lénine dans *Matérialisme et empiriocriticisme* (1909) écrivait ainsi : “ Cet ouvrier philosophe, qui découvrit à sa manière le matérialisme dialectique, ne manque pas de grandeur. ” (p. 257 du tome XIV des Œuvres de Lénine, “ Editions sociales ”, 1962.) Dans ce sens, Pannekoek opposait en 1910 (voir note 19) les bolcheviks à Plekhanov; ce dernier étant l'expression d'un marxisme mécanique et fataliste : “ ... Vis-à-vis des bolcheviks, qui opposaient la théorie de Dietzgen, comme théorie de l'activité de l'esprit humain, au marxisme fataliste, Plekhanov exerça une critique acerbe mais non fondée. ” Cet éloge des bolcheviks en 1910 est à mettre en parallèle avec la position ultérieure de Pannekoek sur les bolcheviks et Lénine en 1938. Voir chapitre 7.

<sup>22</sup> *L'Essence du travail intellectuel humain*, Paris, 1973, p. 90.

<sup>23</sup> Idem, p. 71.

<sup>24</sup> Traduit en néerlandais par Gorter, Josef Dietzgen fut commenté par Pannekoek, dans une Préface de 1902, “ Situation et signification de l'oeuvre philosophique de Josef Dietzgen ” (“ Champ libre ”, 1973); et par Henriëtte Roland Holst : *Joseph Dietzgens Philosophie in ihrer Bedeutung für das Proletariat*, München, 1910. Ce dernier ouvrage était un long résumé synthétique des textes de Dietzgen. Il insistait beaucoup sur la “ morale ” de Dietzgen et attaquait au passage Plékhanov.

<sup>25</sup> DIETZGEN, *op. cit.*, p. 183 : “ Notre combat n'est pas dirigé contre la moralité, ni même contre une certaine forme de cette dernière, mais contre la prétention à vouloir faire d'une forme déterminée la forme absolue, la moralité en général. ”

<sup>26</sup> Cette minimisation de la violence de classe, comme facteur matériel, apparaît souvent dans deux textes majeurs de Roland Holst : *De strijdmiddelen der sociale revolutie*, Amsterdam, 1918; *De revolutionaire massa-aktie*, Rotterdam, 1918. Pour elle l'action de masse n'est pas de la “ violence ”; elle utilise fréquemment le terme de “ violence spirituelle ”.

<sup>27</sup> GORTER, *Het historisch matérialisme*, Amsterdam, 1909, p. 111.

<sup>28</sup> *Programme communiste* n<sup>os</sup> 53-54, oct. 1971-mars 1972, "Gorter, Lénine et la Gauche". Par illuminisme, le courant "bordiguiste" entend l'adhésion au courant d'idées du Siècle des Lumières, sous sa forme d'"Eclaircissement" (*Aufklärung*). En fait, le courant "bordiguiste" fait une confusion systématique entre Gramsci et Gorter-Pannekoek à des fins polémiques.

<sup>29</sup> GORTER, *Der historische Materialismus*, Stuttgart, 1909; p. 127, avec une préface de Kautsky, très élogieuse.

<sup>30</sup> *Die taktischen Differenzen in der Arbeiterbevegung*, Hamburg, 1909; cité par BRICIANER, *op. cit.*, p. 97.

<sup>31</sup> PANNEKOEK, *Marxismus und Darwinismus*, Leipzig, 1909; 2<sup>e</sup> édition, 1914, p. 24.

<sup>32</sup> PANNEKOEK, idem, p. 15-18.

<sup>33</sup> PANNEKOEK, idem, p. 20 et 44.

<sup>34</sup> Cf. MARX à Lassalle : "Le livre de Darwin est très important et me convient comme base de la lutte historique des classes." Jugement revu plus tard : "Darwin a été amené, à partir de la lutte pour la Vie dans la société anglaise - la guerre de tous contre tous, *bellum omnium contra omnes*, - à découvrir que la lutte pour la vie était la loi dominante dans la vie animale et végétale. Mais le mouvement darwiniste, lui, y voit une raison décisive pour la société humaine de ne jamais se libérer de son animalité..." (Cité par D. BUICAN, *Darwin et le darwinisme*, "Que sais-je ?", Paris, 1987, p. 98.)

<sup>35</sup> PANNEKOEK, Introduction à Dietzgen, *op. cit.*, p. 38.

<sup>36</sup> A. PANNEKOEK, "Marx der Ethiker", in *Bremer Bürgerzeitung*, 25.02.1911. Que Marx n'était pas un "éthicien", Pannekoek le répétera encore à la fin de sa vie à Maximilien Rubel, selon lequel le marxisme était inséparable d'une "éthique". Cf. "Lettres d'Anton Pannekoek", adressées à M. Rubel, 1951-1955, in "*Etudes de marxologie*", Paris, 1976, p. 841-932.

<sup>37</sup> PANNEKOEK, *Ethik und Sozialismus. - Umwälzungen im Zukunftsstaat*, Leipzig, 1906, p. 19, et p. 9.

<sup>38</sup> Pannekoek, idem, p. 21.

<sup>39</sup> PANNEKOEK, “ Divergences tactiques au sein du mouvement ouvrier ”, extraits dans BRICIANER, *op. cit.*, p. 56.

<sup>40</sup> LUKACS, *Histoire et conscience de classe*; Editions de minuit; 1960; Paris; p. 73.

<sup>41</sup> PANNEKOEK, in *Bremer Bürgerzeitung*, 24.8.1912, “ Der Instinkt der Massen ”; reprint par BOCK (Hans Manfred), in *Jarhbuch* 3, “ Die Linke in der Sozialdemokratie ”, 1975, p. 137-140.

<sup>42</sup> C’est la thèse du courant dit “ léniniste ”, représenté surtout par les disciples de Bordiga.

<sup>43</sup> PANNEKOEK, “ Massenaktion und Revolution ”, in *Die Neue Zeit*, XXX/2, 1911-1912, p. 541-550; 585-593; 609-616. Reprint in Antonia GRUNENBERG, *Die Massenstreikdebatte*, Frankfurt/Main, 1970. Traduction française : *Kautsky, Luxemburg, Pannekoek. Socialisme : la voie occidentale*, Paris, 1983 (avec une introduction de Henri Weber), p. 297-335.

<sup>44</sup> PANNEKOEK, *op. cit.*, in BRICIANER, p. 98.

<sup>45</sup> MARX, “ *Idéologie allemande* ” : “ Pour produire massivement cette conscience communiste, aussi bien que pour faire triompher la cause elle-même, il faut une transformation qui touche la masse des hommes, laquelle ne peut s’opérer que dans un mouvement pratique, dans une révolution. ” (“ La Pléiade ”, Marx, *Oeuvres* 3, p. 1123.) Et Marx ajoute : la classe ouvrière est une classe “ d’où émane la conscience de la nécessité d’une révolution en profondeur, la conscience communiste ” (idem, p. 1122).

<sup>46</sup> LENINE, “ De la réorganisation du parti ”, 1905, tome 10, p. 24.

<sup>47</sup> Dr Anton PANNEKOEK, *Religion und Sozialismus*, Bremen, 1906, p.7; p. 27.

<sup>48</sup> G. PLEKHANOV, *Œuvres philosophiques*, t. 3, Moscou, 1981, “ A propos de la brochure de Pannekoek ” (1907), p. 93-97. La critique de Plékhanov était un mélange d’ergotage et de pédantisme. Pour lui, Pannekoek - qui écrivait d’ailleurs “ de très mauvais articles ” dans *Die Neue Zeit* - ne comprenait pas que la religion est “ la croyance en un dieu ou en des dieux ” et non celle “ en un être surnaturel ”. “ Pannekoek ignore tout du processus historique de l’apparition des religions ” (p. 96). Mais, en fait, il y avait derrière cette “ démolition ” de Pannekoek deux divergences

de taille. La première, qu'on ne peut affirmer, comme Pannekoek, " que la classe en question est de moins en moins religieuse ". La deuxième, surtout, résidait dans la défense du matérialisme bourgeois du XVIII<sup>e</sup> siècle par Plékhanov : " ...le 'matérialisme bourgeois' était limité comparativement au matérialisme dialectique actuel. Mais il ne peut être question d'opposition. Le 'matérialisme bourgeois', c'est-à-dire plus exactement le matérialisme classique des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, n'est pas 'tombé dans l'oubli', comme l'affirme Pannekoek, mais renaît dans le 'système' de Marx. " (p. 97).

(48 bis) Lénine considérait aussi, comme les autres dirigeants de la social-démocratie, que la religion était une " affaire privée " dans le parti, et qu'il ne fallait pas faire obstacle à l'adhésion d'ouvriers religieux dans ce parti : " Nous devons non seulement admettre, mais travailler à attirer au parti social-démocrate tous les ouvriers qui conservent encore la foi en Dieu "; il ajoutait : " nous les attirons pour les éduquer dans l'esprit de notre programme, et non pour qu'ils combattent activement ce dernier ". Mais il soulignait que " l'indifférence " de la social-démocratie en matière de religion - pendant de l'anticléricalisme bourgeois, " comme moyen de détourner l'attention des masses ouvrières du socialisme " - avait engendré une nouvelle déformation du marxisme en sens inverse, dans le sens de l'opportunisme ". " Affaire privée " dans le parti, la religion ne devait pas l'être dans la propagande socialiste; le mot d'ordre d'" affaire privée " n'avait de sens que dans la revendication de la suppression de la religion ou des religions d'Etat : " Le parti du prolétariat exige que l'Etat proclame la religion affaire privée sans pour cela le moins du monde considérer comme une 'affaire privée' la lutte contre l'opium du peuple, la lutte contre les superstitions religieuses, etc. Les opportunistes déforment les choses de façon à faire croire que le parti social-démocrate tenait la religion pour une affaire privée ! ". Mais, dans le même sens que Pannekoek, Lénine soulignait le danger de trop axer la propagande sur l'athéisme et de lui donner une importance démesurée : " ... cela menacerait de porter le parti politique du prolétariat à exagérer la lutte contre la religion; cela conduirait à effacer la ligne de démarcation entre la lutte bourgeoise et la lutte socialiste contre la religion. " (LENINE, " De l'attitude du parti ouvrier à l'égard de la religion ", 1909, in " *Œuvres* ", tome 15, p. 432-444.)

<sup>49</sup> PANNEKOEK, *Divergences tactiques dans le mouvement ouvrier* (1909); cité par BRICIANER, *op.*



*cit.*, p. 71.

<sup>50</sup> PANNEKOEK, “ Théorie en beginsel in de arbeidersbeweging ”, 1906, *De Nieuwe Tijd*, p. 609-613.

Cet article est la première ébauche des “ Divergences tactiques ”, cité plus haut.

<sup>51</sup> PANNEKOEK, “ Théorie en beginsel... ”, *op. cit.*, p. 611.

<sup>52</sup> Les citations suivantes sont extraites des “ Divergences tactiques dans le mouvement ouvrier ”, in BRICIANER, p. 63-73.

<sup>53</sup> H. GORTER, *Sociaal-Demokratie en revisionisme*, Amsterdam, 1909 (édité par le SDP), p. 3.

<sup>54</sup> PANNEKOEK, “ Divergences tactiques... ”, in BRICIANER, p. 84.

<sup>55</sup> Engels parlait d’“ aristocratie ouvrière ” à propos d’ouvriers hautement qualifiés organisés dans des syndicats corporatistes, et hostiles à l’organisation des ouvriers non qualifiés, particulièrement en Grande-Bretagne. Mais en 1885, dans la *Neue Zeit*, Engels prédisait la disparition de cette “ couche ” britannique d’ouvriers privilégiés, avec la crise économique : “ Avec la ruine de la suprématie industrielle, la classe ouvrière d’Angleterre va perdre sa condition privilégiée. Dans son ensemble - y compris donc sa minorité privilégiée et dirigeante -, elle se verra alignée au niveau des ouvriers de l’étranger. ” (in MARX et ENGELS, “ Le syndicalisme ”, t. I, Maspéro, 1972; avec une introduction du “ bordiguiste ” Roger Dangeville; p. 193.)

<sup>56</sup> PANNEKOEK, à propos du livre de Sorel “ La décomposition du marxisme ”, *Die Neue Zeit*, 1908-1909, Band I, p. 555.

<sup>57</sup> PANNEKOEK, *Die Neue Zeit*, 1912, p. 903.

(57 bis) Les syndicalistes révolutionnaires allemands, par exemple, avaient fait sécession des “ Syndicats libres ” (*Freie Gewerkschaften*) social-démocrates en 1907, pour constituer des organisations localistes. Dans un article de 1913 - *Bremer Bürgerzeitung*, 29.11.1913, “ Der deutsche Syndikalismus ” - Pannekoek rappelait que “ l’activité révolutionnaire doit être associée à la force massive d’une forte organisation centralisée ”, et non dispersée en organisations localistes.

<sup>58</sup> Cf. Henri DUBIEF (introduction et textes présentés par), *Le syndicalisme révolutionnaire*, Paris, 1969.

<sup>59</sup> Cité par Antonia GRUNENBERG, *Die Massenstreikdebatte*, Frankfurt, 1970, dans son introduction. (Recueil de textes de Pannekoek, Parvus, Luxemburg, Kautsky sur la grève de masses.)

<sup>60</sup> Pour les événements révolutionnaires d'Italie, en 1904, cf. R. PARIS, *Histoire du fascisme en Italie*, Maspéro, 1962, p. 45.

<sup>61</sup> W.H. VLIEGEN, *Die onze kracht ontwaken deed*, Amsterdam, 1924; 2<sup>e</sup> partie, p. 39-40.

<sup>62</sup> Pour la résolution de Roland Holst et la discussion sur la grève de masses au congrès d'Amsterdam (1904) voir *Histoire de la Deuxième Internationale*, Reprint Minkoff, t. 14, Genève, p. 44-46 (p. 320-322 du reprint Minkoff).

<sup>63</sup> Cité par Carl E. SCHORSKE, *Die grosse Spaltung. - Die deutsche Sozialdemokratie von 1905 bis 1917*, Olle & Wolter, Berlin, 1981, p. 64. La plupart des références au mouvement ouvrier allemand sont tirées de ce livre, d'abord publié en anglais américain en 1955.

<sup>64</sup> Cf. A. GRUNENBERG, *op. cit.*; texte de Parvus dans le recueil.

<sup>65</sup> Cette citation et les suivantes sur l'expérience belge de grève générale proviennent du recueil en français, R. LUXEMBURG; F. MEHRING, *Grèves sauvages; spontanéité des masses*, p. 17-41. (En allemand, R. LUXEMBURG, "Gesammelte Werke", Band 1/2, Ost Berlin, 1974.)

<sup>66</sup> SCHORSKE, *op. cit.*, p. 69.

<sup>67</sup> Citations extraites de la deuxième édition, 1906, Dresden, du livre de Roland Holst. (Edition hollandaise, *Algemeene werkstaking en soclaaldemocratie*, Rotterdam, 1906.)

<sup>68</sup> Cf. J.P. NETTL, *La vie et l'œuvre de Rosa Luxemburg*, t. I, Maspéro, Paris, 1972, p. 352. La brochure de Rosa Luxemburg devait d'abord paraître comme "manuscrit imprimé" à usage interne, pour les délégués au congrès du SPD. Celui-ci, sous la pression des syndicats, fit mettre au pilon les exemplaires restant de la première édition; et il fallut faire une édition plus "modérée", où certaines formulations jugées "provocantes" pour les syndicalistes furent censurées.

<sup>69</sup> Citations extraites des *Œuvres I* de Rosa Luxemburg, Maspéro; 1969; p. 92-174. En allemand; R. LUXEMBURG, *Politische Schriften I*, 1968, Frankfurt; "Massenstreik, Partei und Gewerkschaften", p. 135-228.

<sup>70</sup> Cf. TROTSKY, 1905, Editions de Minuit, Paris, 1969; chapitre “ conclusions ”, p. 222-241.

<sup>71</sup> Cf. SCHORSKE, *op. cit.*, p. 53-54.

<sup>72</sup> A partir de 1910, à chaque rentrée parlementaire, le SDAP hollandais décida de tenir rituellement chaque année (“Mardis rouges”) des meetings, manifestations, accompagnée de pétitions au gouvernement, pour le suffrage universel. Ces manifestations annuelles remplaçaient, dans l’esprit du SDAP, avantageusement les grèves de masses, auxquelles il ne fut jamais fait appel.

<sup>73</sup> R. LUXEMBURG, “ Was weiter ? ”, in *Dortmunder Arbeiterzeitung*, 14.3.1910; reprint édition est-allemande, *Gesammelte Werke*, tome 2, 1974.

<sup>74</sup> K. KAUTSKY, *Neue Zeit*, 1910, “ Was nun? ”; traduction française ; “ Et maintenant? ”, *Pannekoek Luxemburg Kautsky – Socialisme : la voie occidentale*, PUF, Paris, 1983; p. 52.

<sup>75</sup> K. KAUTSKY, “ Eine neue Strategie ”, XXVIII, 1910; traduction française, “ Pannekoek, Luxemburg, Kautsky ”, *op. cit.*, p. 152.

<sup>76</sup> K. KAUTSKY, “ Et maintenant ? ”, *op. cit.*, p. 78.

<sup>77</sup> KAUTSKY, “ Une nouvelle stratégie ”, *op. cit.*, p. 153.

<sup>78</sup> Le sociologue des foules, “ endoctrinées par des meneurs ”, Le Bon inspire l'article de Kautsky “ Massenaktion ”, in “ *Neue Zeit* ”; 1911. Traduction française in “ Pannekoek, Luxemburg, Kautsky... ”, *op. cit.*, “ L'action de masse ”, p. 271 et 275.

<sup>79</sup> R. LUXEMBURG, “ Ermattung oder Kampf ? ”, *Neue Zeit*, 1910; en français, *op. cit.*, p. 126.

<sup>80</sup> R. LUXEMBURG, “ Die Theorie und die Praxis ”, in *Neue Zeit*, 1910, p. 564-578, 626-642; français “ Pannekoek Luxemburg Kautsky ”, *op. cit.*, p. 177-227.

<sup>81</sup> KAUTSKY, “ Zwischen Baden und Luxemburg ”, *Die Neue Zeit*, 1910, p. 652-667; en français, *op. cit.*, “ Entre Bade et Luxemburg ”, p. 236.

<sup>82</sup> PANNEKOEK, “ Divergences tactiques dans le mouvement ouvrier ”, in BRICIANER, *op. cit.*, p. 75, p. 80

<sup>83</sup> KAUTSKY, “ Der jüngste Radikalismus ”, *Die Neue Zeit*, 1912, p.436-446. Ce à quoi Pannekoek répliquait en signe de défi : “ Eh bien ! va pour le syndicalisme révolutionnaire ! ”, pour clore le débat

avec Kautsky, *Die Neue Zeit*, 1913, " Zum Schluss ", p. 611-612.

<sup>84</sup> Textes en allemand in A. GRÜNENBERG, *op. cit.* En français, *Pannekoek Luxemburg Kautsky - Socialisme : la voie occidentale*, *op. cit.*, p. 297-335; 387-415.

<sup>85</sup> PANNEKOEK, " Action de masse et révolution ", *op. cit.*, p. 322-323, 298.

<sup>86</sup> PANNEKOEK, " Théorie et tactique révolutionnaire ", *op. cit.*, p. 407; " Action de masse et révolution ", *op. cit.*, p. 313.

<sup>87</sup> PANNEKOEK, " Théorie marxiste et tactique révolutionnaire ", *op. cit.*, p. 414.

<sup>88</sup> PANNEKOEK, " Partei und Masse ", in *Bremer Bürgerzeitung*, 4 juillet 1914.

<sup>89</sup> PANNEKOEK, " Action de masse et révolution ", *op. cit.* Cf. aussi Pannekoek, *Der Kampf der Arbeiter*, Leipzig, 1909, p. 30 : " Derrière chaque revendication momentanée, les capitalistes voient se dissimuler l'hydre de la révolution. "

<sup>90</sup> Cf. chapitre 6.3. de " L'Etat et la Révolution ". Les marxistes russes s'étaient tenus éloignés à l'époque de la polémique entre Kautsky d'un côté et Luxemburg-Pannekoek, de l'autre. Trotsky ironisait sur la " noble impatience " de Rosa Luxemburg. Par contre, Lénine souligna que le point de vue de Pannekoek contre Kautsky était juste, dès 1912 (Cf. Corrado MALANDRINO, *Scienza e socialismo. Anton Pannekoek (1873-1960)*, Milan, 1987, p. 140-141.)

<sup>91</sup> PANNEKOEK, *Die Machtmittel des Proletariats*, conférence tenue devant les ouvriers de Stuttgart, en octobre 1910.

<sup>92</sup> PANNEKOEK, " Die Machtmittel... ", *op. cit.*, p. 3.

<sup>93</sup> KAUTSKY, " La nouvelle tactique ", *op. cit.*, p. 371 : " Jusqu'à présent, ce qui opposait les social-démocrates aux anarchistes, c'est que les premiers voulaient s'emparer du pouvoir d'Etat et les seconds le détruire. Pannekoek, lui, veut les deux. "

<sup>94</sup> PANNEKOEK, *Umwälzungen im Zukunftsstaat*, Leipzig, 1906; reprint in A. PANNEKOEK, " *Neubestimmung des Marxismus 1* ", introduction de Cajo BRENDEL, Karin Kramer Verlag, Berlin, 1974. Les citations qui suivent dans le texte sont extraites de cette brochure.

<sup>95</sup> PANNEKOEK, " Die Krisen und der Sozialismus ", 26 juillet 1913, *Bremer Bürgerzeitung*.

<sup>96</sup> PANNEKOEK, “Theoretisches zur Ursache der Krisen”, *Die Neue Zeit*, p. 788-792; *Bremer Bürgerzeitung*, 29.1.1913. La critique de R. Luxemburg est reprise et développée dans la *Nieuwe Tijd*; mai 1916, “De ekonomische noodzakelijkheid van het imperialisme”, p. 268-285.

<sup>97</sup> PANNEKOEK, in *Bremer Bürgerzeitung*, 26 janvier 1913.

(97 bis) PANNEKOEK, “Weltrevolution”, *Bremer Bürgerzeitung*, 30 décembre 1911.

<sup>98</sup> PANNEKOEK, recension d'un article d'Otto Bauer, *Die Neue Zeit*, XXX/1, 1911-1912, p. 542-544.

(98 bis) PANNEKOEK, “Divergences tactiques...”, *op. cit.*, in BRICIANER, p. 93.

<sup>99</sup> Cf. introduction de Georges HAUPT, in G. HAUPT, M. LÖWY, C. WEILL, *Les marxistes et la question nationale 1848-1914* (études et textes), Maspéro, Paris, 1974.

<sup>100</sup> LUXEMBURG, in G. HAUPT, *op. cit.*, p. 184-203, “La Question nationale et l'autonomie”.

<sup>101</sup> KAUTSKY, in G. HAUPT, *op. cit.*, p. 147.

<sup>102</sup> Otto STRASSER, Anton PANNEKOEK, *Nation et lutte de classe*, 10/18, Paris, 1977, avec introduction de Claudie Weill. Contient de Strasser : “A propos de l'internationalisme. L'ouvrier et la nation”; de Pannekoek, “Lutte de classe et nation”.

<sup>103</sup> Extraits in G. HAUPT, *op. cit.*, p. 233-272. Une traduction française en 2 volumes est sortie au printemps 1988.

(103 bis) Les extraits ci-dessous dans le texte proviennent de la traduction française mentionnée “Lutte de classe et nation”.

<sup>104</sup> PANNEKOEK, “Nationalismus und Sozialismus”, *Bremer Bürgerzeitung*, 27 septembre 1913.

<sup>105</sup> PANNEKOEK, “Weltrevolution”, *Bremer Bürgerzeitung*, 30 décembre 1911.

<sup>106</sup> C'est en fait la révolution de 1917 qui, par son impact international dans le prolétariat, particulièrement en Allemagne, Autriche-Hongrie, Italie, mit fin à la guerre.

<sup>107</sup> PANNEKOEK, “Action de masse et révolution”, *op. cit.*, p. 335.

<sup>108</sup> PANNEKOEK, “Für den Frieden”, *Bremer Bürgerzeitung*, 16 novembre 1912.

<sup>109</sup> SCHORSKE, *op. cit.*, p. 109.

<sup>110</sup> Cité par KAUTSKY, “La nouvelle tactique”, *op. cit.*, p. 349.

<sup>111</sup> PANNEKOEK, “Die Internationale in Basel”, *Bremer Bürgerzeitung*, 23 novembre 1912. Contrairement à Gorter, à l’époque, Pannekoek voyait dans le congrès de Bâle “ le premier conseil de guerre de l’Internationale ”; et la réalisation de l’unité de l’internationale, ce qui “ n’avait pas été le cas jusqu’en 1910. ”